

LES
MÉMOIRES D'UN FLAGEOLET

VAUDEVILLE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des DÉLASSEMENTS-
COMIQUES, le 21 septembre 1872.



EN VENTE
A LA MÊME LIBRAIRIE

DES MÊMES AUTEURS

LA BONNE A VENTURE

Vaudeville en un acte, un volume in-18..... 1 fr.

LE THÉÂTRE SCRIBE

Prologue en vers, une brochure in-18..... 0 50

17

LES MÉMOIRES D'UN FLAGEOLET

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR

MM. ALFRED DELILIA ET CH. LE SENNE



PARIS

TRESSE ÉDITEUR

GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11

PALAIS-ROYAL

MDCCCLXXIV

Tous droits réservés.

68755

PERSONNAGES

OSCAR CRIQUET, flageolet.....	MM.	{ MONTBARS— PESCHEUX.
MARCEL, officier de cavalerie, neveu de Vincent.....		MARÉCHAL.
DE COURTEMPATTE, vieux viveur.....		HAREL.
VINCENT, père de Lucile, riche campagnard.		BRUN.
ANTOINE, garçon d'auberge.....		THÉODORE.
VELOCE, facteur rural.....		RIVIERE.
TOUPINEL, garde champêtre.....		P. DHÉA.
SUZANNE, hôtesse du <i>Grand-Cerf</i> , jeune veuve	Mmes	CONSTANCE CADART
LUCILE fille de Vincent.....		ESSELIN.
GERTRUDE, jeune servante d'auberge.....		FANNY MÉRY.
CANICHETTE, cocotte.....		ANNA BELLANGER.

La scène se passe de nos jours, dans une auberge
non loin de Paris.

LES

MÉMOIRES D'UN FLAGEOLET

ACTE PREMIER

La grande salle de l'auberge du *Grand Cerf*. Porte au fond. — Portes latérales, escabeaux et accessoires naturels. Tables au fond ainsi qu'à droite et à gauche, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

VÉLOCE, TOUPINEL, attablés à gauche.

VÉLOCE.

Eh ! oui, père Toupinel, c'étons ben comme j'ai l'honneur de vous le dire. Au jour d'aujourd'hui les facteurs *rurals* n'useront plus les empeignes de leurs galoches.

TOUPINEL.

Mille bombes ! Ils useront bien autre chose.

VÉLOCE.

Et quoi donc ? sauf vot' respect, mon père Toupinel ?

TOUPINEL.

Leurs fonds de culotte, pardine.

VÉLOCE.

Bah ! si ça n'étons que ça. Et la bourgeoisie, quoi que vous en faites donc ? Faut-il pas lui donner un brin d'ouvrage, à c'te femme ?

TOUPINEL.

Que vous avez raison, mille millions de bayonnettes, mais vous avez beau dire, toutes vos machinettes en acier, vos...

vos... comment donc qu'ils appelliont ça, dans vot' bête de Paris.

VÉLOCE.

Des vélocipèdes.

TOUPINEL.

Des voilacipèdes. Eh bien, tenez, ma parole d'honneur, voilà c' que ça m' faisons faire.

Il hausse les épaules.

VÉLOCE.

Très-bien, tant que vous voudrez, mais faudra voir un peu comme j' vous manierons c' cadet-là. Un vrai cheval de bataille, quoi.

TOUPINEL.

Un cheval de bataille, pékin. Que vous ne savez pas tant seulement quoi-t-est-ce que c'est, qu'un cheval de bataille.

VÉLOCE.

Ne nous emportons point, papa Toupinel, nous nous en porterons mieux.

TOUPINEL.

Et, mille millions, que je m'emportons point non plus. Mais comprenez, quand on a-z-honorablement servi dans la cavalerie... artillerie montée, sacrebleu.

VÉLOCE.

Suffit ! j' savons ben que vous étiez un vieux dur à cuire, dans le temps ; mais voyez-vous, tout ça passe. Aujourd'hui faut du progrès. Et comme dit si bien le maître d'école : Le vélocipède, c'est comme qui dirions un instrument civilisateur.

TOUPINEL.

Civilisateur, tant que vous voudrez. C'est égal, tout ça n' valions point...

Il tend son verre.

VÉLOCE, lui versant.

Un verre de petit bleu, pas vrai ?

TOUPINEL.

Eh ! eh !

VÉLOCE.

Air : *Madame Favart*.

Je comprends votre préférence,
Compère, pour le petit bleu,
Car il a la toute-puissance
De nous ravigoter un peu.
Vieux serviteur de la patrie,
Vous dit's buvant ce jus divin :

« Quiconqu' fut dans l'artillerie
Doit aimer les pièces de vin. »

TOUPINEL.

C'est bon, farceur, j' n'avons point le temps d' vous écouter davantage. (Il se lève.) Avec tous vos voilacipèdes, vous me faites oublier que je sommes attendu chez monsieur le maire.

VÉLOCE.

Ah ! oui, pour la grande cérémonie de demain.

TOUPINEL.

Justement.

VÉLOCE.

Une crâne idée qu'il a eue là, monsieur Fourniquet.

TOUPINEL.

D' donner un prix du plus gros melon.

VÉLOCE.

Qu'est-ce qu'ils vont dire à Nanterre ?

TOUPINEL.

Sans compter le bal, le banquet et la pompe d'honneur.

VÉLOCE.

Et tout ça arrosé de petit bleu.

TOUPINEL, buvant.

Faudrait voir à n'en point médire.

VÉLOCE, lui versant.

Allons, père Toupinel, encore un verre à la santé des melons du pays. A la vôtre.

TOUPINEL, voyant Véloce qui sourit.

Qu'est-ce que c'est ?

VÉLOCE.

Rien, brigadier. J' courons servir la pratique. A se revoir, père Toupinel.

TOUPINEL.

Sans adieu, l'ami. J'allons faire aussi ma tournée.

Ils sortent par le fond à gauche.

SCÈNE II

OSCAR entre par la porte du fond et vient sur le devant de la scène.

Mise rapée. Un flageolet est sous son bras. Il salue.

Air :

Messieurs, je suis Oscar Crique, poète,
Et flageolet, j'ai mainte qualité,
Ma mine dit que je ne suis pas bête,
Mais, hélas, j'ai trop de timidité.

Quand j'entamai ma course vagabonde
 De la raison troublant déjà les lois,
 J'hésitais fort à paraître en ce monde
 Et ne naquis que le dixième mois.
 J'eus pour prénom, avec Oscar, Simplice,
 Puis on m'offrit le lait limpide et sain
 D'une charmante et naïve nourrice,
 Dont tout honteux je refusai le sein.
 Plus tard, papa me dit au clair de lune :
 Si tu veux être un heureux d'ici-bas
 Crois-en ton père, épouse la fortune.
 Je répondis : Oui .. Mais je n'osai pas.
 Comme par goût j'adorais la musique,
 J'accompagnai les chanteurs en plein vent
 Pour m'assurer le ragoût domestique,
 Qui me manquait, hélas ! le plus souvent.
 J'avais choisi, pour mieux remplir ma bourse,
 Le flageolet ; un autre, plus rusé
 Certes, aurait pris la caisse... et puis sa course ;
 Moi, par malheur, je n'ai jamais osé.
 Depuis dix ans, je vais à l'aventure
 Mangeant par ci, buvant à l'avenant,
 Pour un couplet, je m'offre une friture
 Et suis timide autant qu'auparavant.
 Plaignez, messieurs, un humain dans la gêne,
 Riche d'espoir, simple, et sans vanité,
 Qui périra, la chose est bien certaine,
 Pour avoir eu trop de timidité.

Reprise des quatre premiers vers.

Après un temps. Ce que je viens de vous chanter là vous semble étonnant peut-être ? Mais ça ne m'étonne pas, car je vous connais, moi, depuis longtemps même. Je parierais deux sous qu'en sortant vous direz comme ça : — Tu vois ce grand maigre, avec ses petites jambes en forme de haricots verts... faut pas s'y fier, parce que par ci, parce que par là, c'est un pas grand'chose, un flageolet quoi ! Et mille petites calomnies semblables. Eh bien, entre nous, la main sur la bretelle, cela m'est parfaitement équilatéral. Pour être flageolet on n'en est pas moins homme et l'on n'en a pas moins sa petite dignité. Mais tenez, au lieu de vous arrêter aux bagatelles de la porte, je préfère compléter ma romance et vous faire entrer dans la baraque de ma vie privée. (Il fait les trois saluts traditionnels.) Oscar Criquet poète et musicien. Ex-premier flageolet de Soissons, d'abord, puis des premiers salons de la capitale, en dernier lieu du salon de Mars, d'où la jalousie et la cabale me forcèrent de quitter. Auteur du *Fricanleau à l'oiseille*, ou *los Vengeanças d'un noblos Espagnolas* grand opéra en 12 actes et une infinité de tableaux, présenté der-

nièrement à l'Académie nationale de Carpentras. Pour le moment professeur de flageolet dans les principales villes de France. Et voilà comme quoi je suis au *Grand-Cerf*, où je file le parfait amour avec la maîtresse de céans. L'amour !.. (Brusquement.) Vous ne savez pas vous ce que c'est que l'amour, parce que vous n'êtes pas pcêtes. Mais, hélas ! j'ai beau l'être, ça ne me sert pas à grand'chose, car je n'ai pas encore osé lui avouer ma flamme, et je crains bien, si cela dure, qu'elle ne la connaisse jamais. Mais j'ai mon plan et il faudra bien... (Bruit au dehors.) Quelqu'un... rentrons notre flageolet et notre émotion.

Il va pour sortir et se cogne contre Courtempatte.

SCÈNE III

OSCAR, COURTEMPATTE.

COURTEMPATTE.

Ah !

OSCAR.

Oh !

COURTEMPATTE.

Imbécile !

OSCAR.

Butor !

COURTEMPATTE.

Votre nom ?

OSCAR.

Oscar Criquet.

COURTEMPATTE.

Voici ma carte.

OSCAR, s'en allant.

Merci ! Au plaisir de ne jamais vous revoir.

COURTEMPATTE, le retenant.

Permettez, permettez.

Il lui met sa carte sous le nez.

OSCAR, lisant.

Baron Antoine de Courtempatte. (Saluant.) Monsieur, j'ai beaucoup entendu parler de vous.

COURTEMPATTE.

Qu'est-ce que ça me fait.

OSCAR.

J'ai même considérablement absorbé de vos produits, avant que vous ne fûssié baron.

COURTEMPATTE, à part.

Aïe, je suis pincé. Dissimulons. (Haut.) Mes produits!

OSCAR.

Hélas!

COURTEMPATTE.

Vous soupirez?

OSCAR.

Des regrets, oui, monsieur, car je les aimais vos pâtes d'Italie, votre vermicelle faisait mes délices et votre macaroni me donnait des extases... quand mes moyens me le permettaient. Elles étaient bonnes vos pâtes, monsieur, excessivement bonnes. C'est moi qui vous le dis.

COURTEMPATTE, à part.

Diable! s'il savait que j'ai fait faillite et que je ne suis pas plus baron que lui. Dépistons-le. (Haut.) Très-bien, j'y suis. C'était mon père, monsieur... le négociant dont vous dégustiez les produits. Mon père qui, ruiné par la révolution, avait dû recourir à un vil métier pour rétablir sa fortune. Mais, aujourd'hui qu'il n'est plus, j'ai renoncé pour toujours à ce passé vulgaire, en reprenant le titre et la particule qu'il avait mis de côté en cette occasion.

OSCAR.

N'empêche qu'il travaillait bien monsieur votre père, et que ses pâtes sont restées gravées là.

Il se frappe l'estomac.

COURTEMPATTE.

Tandis qu'à présent...

OSCAR.

Tandis qu'à présent, mon flageolet a beau filer de suaves mélodies, le macaroni file avec.

COURTEMPATTE.

Jeune homme, vous m'intéressez.

OSCAR.

Depuis dix ans, monsieur, je n'ai pas eu le bonheur d'en mettre l'ombre sous ma dent. C'est bien dûr, allez.

COURTEMPATTE.

Je comprends ça.

OSCAR.

Aussi, vous le voyez, je maigris à vue d'œil, je m'étirole comme une faible fleur des champs, tandis que vous...

COURTEMPATTE.

Le fait est que je suis d'une assez bonne constitution.

OSCAR.

Vous avez de l'embonpoint et des rentes.

COURTEMPATTE.

J'ose m'en flatter. A la mort de mon père, je vendis son établissement qui était en pleine prospérité, je placai le tout à un taux assez rond, et, ma foi, vous voyez, ça m'a profité. (A part.) S'il n'est pas complètement dérouteré après cela.,.

OSCAR.

Je le vois bien.

Air : *En vérité je vous le dis.*

Vous êtes gras comme un chapon,
Et vous avez la mine fraîche;
Le tendre duvet de la pêche
Près de vous n'a pas le pompon;
Vous avez chevaux et calèches,
Ce qui n'est pas trop insensé;
Bref, je vois que les pâtes sèches
Vous ont assez bien engraisé.

COURTEMPATTE.

Que voulez-vous? Les affaires sont les affaires. Et puis l'intelligence, monsieur, l'intelligence.

OSCAR.

Dites plutôt la veine. Mais enfin, que venez-vous faire dans cette petite ville, monsieur le baron?

COURTEMPATTE.

Me marier.

OSCAR.

A votre âge.

COURTEMPATTE.

Comment, à mon âge. J'ai quarante ans à peine, monsieur.

OSCAR, à part.

Sans compter les mois de jeunesse. (Haut.) Et quelle est l'heureuse créature qui aura le bonheur...

COURTEMPATTE.

Une petite péronnelle de vingt ans, la fille d'un ami à moi, Vincent, un ancien marchand de grains retiré, très-riche... comme moi... dont j'ai fait la connaissance, l'hiver dernier, à la chasse.

OSCAR.

Et vous avez osé faire votre déclaration vous-même?

COURTEMPATTE.

Parbleu! c'est-à-dire que son père a dû la prévenir pour moi.

OSCAR.

Vraiment!

COURTEMPATTE.

Cela vous étonne?

OSCAR.

Eh bien, vous pouvez vous flatter d'avoir une rude chance, vous.

COURTEMPATTE.

Pourquoi cela?

OSCAR.

Il demande pourquoi! Tenez, moi aussi, je suis à la veille d'épouser une femme jeune et belle... comme moi... innocente... comme moi, et riche... pas comme moi, par exemple.

COURTEMPATTE.

Eh bien?

OSCAR.

Par malheur elle n'a pas de père.

COURTEMPATTE.

Pauvre fille!

OSCAR.

Oh! mais elle en a eü un... au moins. Je voulais dire : pas de père pour l'informer de mon amour.

COURTEMPATTE.

Vous êtes donc bien timide?

OSCAR.

Timide! Ah! monsieur, je suis pétri de timidité auprès des femmes. Tenez, voilà six mois, cent quatre vingts jours et cent quatre vingts nuits que je couche ici pour elle, et que je me nourris ici, toujours pour elle...

COURTEMPATTE.

Comment! Est-ce que par hasard ça serait...

OSCAR.

Chut! ne criez pas ça tout haut; si l'on vous entendait. (Baisant la voix.) Eh! bien, oui, c'est elle, et je n'ai jamais osé le lui avouer.

COURTEMPATTE, à part.

Fichtre, il n'est pas dégoûté, et moi qui lui faisais aussi la cour. Ah! bah! après tout, je m'en moque.

OSCAR.

Mais j'ai mon plan. Un plan superbe, infaillible. Figurez-vous que dans mes pérégrinations artistiques, j'étais parvenu à économiser la somme éblouissante de dix-sept francs cinquante. Je comptais bien les placer à la caisse d'épargne pour mes vieux jours. Mais le sort m'a fait venir dans cette auberge où je l'ai vue, je l'ai entendue, je l'ai aimée et j'ai tout mangé.

COURTEMPATTE.

Imprudent jeune homme.

OSCAR.

Une fois sur cette pente, je n'ai plus su m'arrêter, j'ai fait des repas homériques, des dépenses folles, il y a des jours où je consommait jusqu'à trois francs sans crier gare, et aujourd'hui, je suis endetté jusque-là. J'en ai au moins, au moins pour cinquante-trois francs. Mais ça m'est égal, et quand je lui devrai mille francs...

COURTEMPATTE.

Je suis anxieux.

OSCAR.

Eh bien ! je lui dirai : Madame, je vous dois mille francs, je ne peux pas vous les payer ; mais épousez-moi et vous n'aurez pas à vous en repentir. Vous êtes veuve, c'est un remplacement tout fait. Comprenez-vous ?

COURTEMPATTE.

C'est très-ingénieux. Jeune flageolet, je me plais à vous le répéter, vous m'intéressez, je vous veux du bien, et si jamais je puis vous rendre quelque service...

OSCAR, joyeux.

Vous consentiriez à me servir de père ?

COURTEMPATTE.

Moi !

OSCAR.

Pour lui faire ma déclaration.

COURTEMPATTE.

Eh bien, merci. Vous ne doutez de rien, ma parole. Je parlais d'un service... ordinaire. Comment, moi le baron de Courtempatte, vous voudriez...

OSCAR.

Alors, vous me refusez.

COURTEMPATTE.

Certainement.

OSCAR.

C'est bon, vieux fabricant de macaroni falsifié. Gardez-les vos services, je ferai faire ma déclaration par un autre.

COURTEMPATTE.

Tant qu'il vous plaira.

OSCAR.

Et je vous défends de me parler désormais.

COURTEMPATTE.

Ah ! ça, vous m'embêtez à la fin.

OSCAR.

Tant mieux.

COURTEMPATTE.

Je suis vif, monsieur, excessivement vif.

OSCAR.

Moi aussi, monsieur.

COURTEMPATTE.

Et si je ne craignais de détruire mon semblable...

OSCAR.

Votre semblable ! je vous défends de m'insulter.

ENSEMBLE.

Air : *Robin des Bois*.

Cessez, monsieur, de m'échauffer la bile

Ou redoutez ici quelque malheur,

Car je suis vif et j'ai la main agile

Lorsque l'on veut toucher à mon honneur.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GERTRUDE, puis MARCEL.

GERTRUDE.

Ah ! mon Dieu, que se passe-t-il ?

COURTEMPATTE.

Rassurez-vous, Gertrude ; c'est monsieur qui prétendait me faire la leçon.

GERTRUDE, à Oscar.

Mauvais garnement, va.

OSCAR.

Dites donc, vous ?

GERTRUDE.

Et puis, après ?

OSCAR.

Un marchand de pâtes sèches.

Il va s'asseoir à droite au fond et prend un journal.

GERTRUDE, à Courtempatte.

Ah ! monsieur le baron, ne faites pas attention, sa musique lui tourne la tête.

COURTEMPATTE, s'asseyant à la table de gauche, premier plan.

C'est bon, c'est bon. Donnez-moi un journal.

GERTRUDE.

Tout de suite, monsieur le baron, tout de suite.

Elle prend le journal des mains d'Oscar et le donne à Courtempatte.

OSCAR.

Un instant, je proteste.

GERTRUDE.

Et moi, Je vous défends de protester. (Lui donnant un autre

journal.) Tenez, voici celui d'hier, c'est bien assez bon pour vous.

OSCAR.

Ça ne se fait pas, c'est inconvenant.

Il lit.

COURTEMPATTE, à Gertrude.

A propos, monsieur Vincent vous a-t-il fait prévenir de son arrivée?

GERTRUDE.

Oui, monsieur le baron, nous l'attendons d'un instant à l'autre.

COURTEMPATTE.

C'est bien, merci.

GERTRUDE.

Votre servante, monsieur le baron. (Elle va pour sortir lorsque entre Marcel.) Monsieur l'officier.

Elle salue.

MARCEL.

Précisément, je vous cherchais.

COURTEMPATTE, à part.

Un uniforme!

OSCAR, à part.

Quel est ce militaire?

MARCEL.

Monsieur Vincent est-il arrivé?

GERTRUDE.

Non, monsieur, pas encore.

MARCEL.

C'est bien, je vais attendre.

GERTRUDE.

Monsieur l'officier désire-t-il quelque chose?

MARCEL, s'asseyant à la table de droite, premier plan.

Donnez-moi un journal quelconque.

GERTRUDE, arrachant encore celui d'Oscar et le donnant à Marcel.

Voilà, monsieur, voilà.

OSCAR, furieux.

Encore. Ah! mais c'est assommant. Si c'est une scie, je la trouve mauvaise.

GERTRUDE.

Qu'est-ce que vous avez dire? N'est-ce pas assez qu'on vous souffre ici toute la journée à user nos chaises?

OSCAR.

User vos chaises, user vos chaises, je ne dis pas, mais enfin... (A part.) Quelle humiliation tout de même.

Il prend un autre journal.

GERTRUDE.

Votre servante, monsieur l'officier. (A part.) Un bel homme, tout de même.

Elle sort.

SCÈNE V

OSCAR, COURTEMPATTE, MARCEL.

OSCAR, lisant.

On lit dans le *Canard cosmopolite* : « On a trouvé dans le bos de Vincennes le cadavre d'un enfant de six mois coupé en cent dix-sept morceaux. Tous les efforts de la science ont été impuissants pour le rappeler à la vie. On suppose que cette mort est le résultat d'un suicide. »

COURTEMPATTE, lisant.

« Une baronne sicilienne, jouissant de quatre vingt-cinq mille livres de rente et de toutes ses facultés, désire s'unir à un jeune homme pauvre, mais honnête et vacciné. » Ah ! voilà qui ferait bien mon affaire si j'avais vingt-cinq ans de moins. Il est vrai que mon crampon de Canichette s'y opposerait de toutes ses forces, elle qui prétend devenir baronne de Courtempatte. Et moi qui lui ai dit que j'allais à Monaco. Si elle se doutait... Pauvre Canichette, une bien bonne fille, tout de même.

Il se lève.

MARCEL, passant devant lui.

Six heures et demie, et ils n'arrivent pas. Vont-ils être assez étonnés de me voir, après dix-huit mois d'absence. Je n'ai pas voulu les prévenir pour les surprendre agréablement. Et elle... ma petite Lucile, comme elle va être contente.

COURTEMPATTE, le saluant.

Monsieur...

MARCEL, même jeu.

Monsieur...

COURTEMPATTE.

Permettez-moi de vous féliciter ; vous portez l'uniforme à ravir.

MARCEL.

On le dit, monsieur, on le dit. (A part) Qu'est-ce qu'il me veut ce pékin-là ?

COURTEMPATTE.

Serait-il indiscret de vous demander quel heureux hasard vous a conduit parmi nous ?

MARCEL.

Ah ! ma foi, c'est bien simple, je viens ici pour me marier.

COURTEMPATTE.

Comment ! vous aussi ?

MARCEL.

Pourquoi dites-vous cela ?

COURTEMPATTE.

C'est que, depuis ce matin, je ne vois ici que des gens qui viennent pour la même raison que vous.

MARCEL.

Ça ne leur est pas défendu.

COURTEMPATTE.

Certainement.

MARCEL.

Ils ont bien le droit d'épouser qui bon leur semble, comme j'ai celui d'épouser ma cousine.

COURTEMPATTE.

Ah ! c'est mademoiselle votre cousine qu'il...

MARCEL.

Une belle fille, allez. Et nous nous aimons crânement tous les deux. Ça nous a pris il y a deux ans durant mon dernier congé. Quand tout à coup, crac, il a fallu se quitter, mille sabretaches. Ça m'a fait de l'effet ! Heureusement qu'elle m'a promis de me conserver sa foi, sans ça...

COURTEMPATTE.

Je comprends cela.

MARCEL.

Aussi je brûle du désir de la revoir. Et si quelque malotru s'avisait de marcher sur mes brisées...

COURTEMPATTE.

Moi je lui couperais les oreilles.

MARCEL.

Crénom !

Air : *De l'artiste.*

Je saurais bien, pour me venger,
Lui montrer ce que c'est qu'un homme
Au nez duquel on vient manger
Le meilleur morceau de la pomme.
Pour lui faire expier ses torts,
Je veux jusqu'au bout le poursuivre
Et l'envoyer parmi les morts, (bis)
Afin de lui montrer à vivre.

Il retourne s'asseoir.

COURTEMPATTE.

Mon lieutenant je vous approuve complètement.

SCÈNE VI

LES MÊMES, TOUPINEL.

TOUPINEL.

Messieurs, dames et la compagnie, salut. (A part.) Bigre, un militaire.

Il fait le salut militaire.

MARCEL.

Salut, mon brave.

TOUPINEL, à part.

Il m'a-z-appelé son brave.

MARCEL.

Vous voilà dans l'exercice de vos fonctions.

TOUPINEL.

Mais, oui, mon officier. Autrefois j'portais l'fourniment, les musleteries et tout l'tremblement, mais, maintenant, plus moyen, il ne me restions plus que l'briquet, ainsi que vous voyez, mon officier. Comme j'avions encore un p'tit quart d'heure devant nous, j'sommes venu, histoire de battre un brin l'rappel avec le petit bleu et d'parcourir les gazettes du soir.

MARCEL.

C'est très-bien, mon père Toupinel.

Il se remet à lire.

TOUPINEL, à part.

Son père Toupinel! Brave garçon, va. (Appelant.) Gertrude!

GERTRUDE, accourant.

Voilà, voilà.

TOUPINEL.

Un cruchon et un journal, sans vous commander.

GERTRUDE, le servant.

Voici d'abord le cruchon. (Prenant encore le journal d'Oscar qu'elle donne à Toupinel.) Et voici le journal.

OSCAR.

Décidément c'est trop fort, mademoiselle.

GERTRUDE.

Hein! Il faudrait peut-être prendre des mitaines avec monsieur.

OSCAR.

C'est insupportable. Gardez-les tous vos journaux, mais je sais bien ce que je vais faire.

Gertrude sort.

TOUPINEL, lisant.

« Au moment où le malheureux prisonnier brisait les

barreaux de sa fenêtre, une musique mélodieuse... » (Oscar prélude sur son flageolet.) Plait-il ?

OSCAR, à part.

Ils lisent, c'est leur droit, moi j'ai envie de jouer du flageolet, c'est aussi mon droit.

TOUPINEL, continuant.

« Une musique mélodieuse... »

Nouveaux accords d'Oscar.

MARCEL, se retournant.

Dites donc, là bas, ça vous serait-il égal de serrer votre instrument ?

Oscar continue.

COURTEMPATTE.

Monsieur, la mendicité est interdite dans le département.

OSCAR.

Je ne mendie pas, je flageole.

TOUPINEL.

Quand on a des infirmités, galopin, on ne les montre pas en public.

OSCAR, se levant.

Monsieur le garde champêtre, je suis artiste, et je ne vous reconnais pas le droit...

TOUPINEL, se levant.

Mille gibernes, je crois qu'il menace l'autorité.

OSCAR.

Je m'en fiche pas mal.

TOUPINEL.

Des insultes ! (Le prenant au collet.) Vous allez me suivré, mon gaillard.

ENSEMBLE.

Air : *Moi souffrir une offense.*

OSCAR.

A la fin ça m'embête ;
Lâchez-moi, lâchez-moi ;
Puisqu'ici l'on m'arrête
J'invoquerai la loi.

TOUPINEL.

Sans faire votre tête,
C'est au nom de la loi
Qu'ici je vous arrête.
Au violon, suivez-moi.

MARCEL et COURTEMPATTE.

Dieu ! la piteuse tête !
Contemplez son effroi,
Puisque l'on vous arrête
Il faut suivre la loi.

Ils luttent et tournent.

2 fois.

SCÈNE VII

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

D'où vient un pareil bruit ?

OSCAR.

Au secours, au secours !

SUZANNE.

Que se passe-t-il donc, pourquoi tout ce tapage ?

OSCAR.

Secourez-moi, madame, on en veut à mes jours.

MARCEL.

N'en croyez pas un mot ; c'est lui qui nous outragé.

SUZANNE, à Oscar.

Expliquez-vous.

OSCAR.

Voilà je cultivais mon art,

Avec ce flageolet...

TOUPINEL.

Au violon, mon gaillard.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SUZANNE, à Toupinel.

Arrêtez, monsieur le garde, je ne souffrirai pas que dans ma maison...

TOUPINEL.

Puisque vous l'exigez, m'ame Suzanne, j' voulons bien.
 Mais c'est ben à seule fin de ne pas vous contrarier, sans ça...
 Enfin, je lui conseille pas de m'en être reconnaissant, allez.
 A la chose de vous revoir, messieurs, dames et la compagnie.

Il sort.

MARCEL.

Attendez moi donc, père Toupinel, je désire vous causer un
 peu.

Il sort.

OSCAR, menaçant Toupinel.

Vieux décrépit! (Courant à la porte après le départ de Toupinel.) Vieille
 brisque!

SCÈNE VIII

OSCAR, SUZANNE, COURTEMPATTE.

SUZANNE, à Oscar.

Votre conduite a lieu de me surprendre, monsieur Oscar.
 J'ignorais que vous fussiez batailleur.

OSCAR.

Si l'on peut dire! Moi la crème des flageolets.

SUZANNE, à part.

Et des amoureux.

OSCAR.

J'étais là dans mon coin, bien tranquille à lire mon journal, quand ce grincheux de garde champêtre...

SUZANNE.

Il suffit, monsieur Oscar.

COURTEMPATTE, à part.

Elle est délicieuse. (Haut, arrivant entre eux deux.) Pardonnez-lui, charmante hôtelière. Vous savez ce que c'est que la jeunesse.

OSCAR, à part.

De quoi se mêle-t-il encore, celui-là ?

COURTEMPATTE.

C'est si léger. Mais votre présence a suffi pour dissiper le trouble. Qui pourrait résister à tant de grâce!

SUZANNE.

Monsieur le baron!

COURTEMPATTE, à part.

Ah! ma foi, tant pis pour le flageolet, chacun pour soi... Savez-vous, belle veuve, que plus d'un garçon doit soupirer pour vous dans le pays?

SUZANNE.

Peut-être, monsieur le baron, peut-être.

OSCAR.

Qu'est-ce qu'ils disent, qu'est-ce qu'ils disent.

COURTEMPATTE.

Avec une petite main comme la vôtre et des yeux aussi séduisants.

Il prend la main de Suzanne.

SUZANNE, retirant sa main.

En vérité.

OSCAR, à part.

Le gueusard, devant moi.

COURTEMPATTE.

Eh! eh! si j'osais, si j'étais encore jeune et beau...

SUZANNE, observant Oscar, à part.

Oh! quelle idée, si la jalousie... (A Courtempatte.) Mais, vous êtes encore très-bien, monsieur le baron.

OSCAR, à part.

Oh! je n'y tiens plus.

COURTEMPATTE.

Vraiment! car enfin une femme seule, dans une auberge... recevant Piefre ou Paul... on peut jaser.

SUZANNE.

Ah bien, cela ne m'effraie guère et l'on peut penser de moi tout ce qu'on voudra.

Air : *Vole toi, vole, pille, (des Brigands.)*

J'eus toujours pour principe, moi,
De n'agir qu'à ma tête,
Et je ris, cela va de soi,
De qui s'en inquiète.
Que l'on pense bleu, blanc, ou noir,
Je serais vraiment bonne,
Agissant au mieux, d'aller voir
Si je choque personne.
Je fais ceci, ça n'est pas mal,
Et je dis sans emphase :
Vous voulez jaser ? au total,
Eh bien, mais, que l'on jase.

II

A mon défunt j'ai, sur l'honneur,
Toujours été fidèle.
Il était bourru, querelleur,
Moi je fus un modèle
De prévenances et d'attraits.
Non pas que je m'en vante ;
Mais on a médit, je le sais :
Aussi vienne qui plante.
Je fais ceci, ça n'est pas mal.
Etc.

COURTEMPATTE.

Quelle femme forte ! Tenez, vous êtes adorable.

SUZANNE.

Vous trouvez. (A part, désignant Oscar.) Il enrage, peut-être finira-t-il par se déclarer.

COURTEMPATTE.

Oui, Suzanne, et si je ne craignais d'être indiscret...

Il lui prend la taille.

SUZANNE.

Quoi donc ?

COURTEMPATTE.

Au fait, non, j'ai mon projet.

OSCAR, à part.

Sacripart.

COURTEMPATTE.

Mais vous me faites oublier que j'attends du monde ce soir.

Aurez-vous l'obligeance et la gracieuseté de préparer, dans ma chambre, à dîner pour trois personnes. Monsieur Vincent et sa fille vont arriver d'un moment à l'autre et, comme il se fait tard, je désirerais les recevoir aussitôt.

SUZANNE.

Je suis à vos ordres, monsieur le baron. Dans dix minutes tout sera prêt.

COURTEMPATTE.

Vous êtes ravissante.

Il sort à gauche.

SUZANNE, regardant Oscar.

Pauvre garçon, il ne sait plus à quel saint se vouer.

Elle sort par le fond.

SCÈNE IX.

OSCAR, puis GERTRUDE.

OSCAR.

Ah ! pour le coup, c'en est trop. Oser lui faire une déclaration devant moi. Si seulement il était beau, je dirais c'est une excuse. Mais non, un magot de son espèce, si ce n'est pas humiliant. Oh ! mais cela ne se passera pas ainsi. Il ne sera pas dit qu'un marchand de pâtes sèches m'aura coupé l'herbe sous le pied. Mais elle... qui semblait accueillir ses sottes galanteries. Oh ! les femmes, les femmes ! Allons, il n'y a plus à reculer, il faut que je me décide à lui faire ce terrible aveu. Ah ! ça va être dur. Si Gertrude voulait...

GERTRUDE.

Comment ! vous êtes encore là ?

OSCAR.

Tenez, Gertrude, c'est la providence qui vous envoie. Si vous saviez...

GERTRUDE.

Je ne veux rien savoir.

OSCAR.

Voulez-vous me rendre un service ?

GERTRUDE.

Jamais.

OSCAR.

Voulez-vous empêcher un infortuné jeune homme de se précipiter dans un puits ?

GERTRUDE.

Et puis, après, ça ferait trois *sofs*.

OSCAR.

Ou de se détruire avec des armes à feu ?

GERTRUDE.

Voyons, que me dites-vous là ?

OSCAR.

Consentez à m'entendre, et quand vous saurez tout ce qu'il y a dans mon cœur, quand vous saurez que je mœurs d'amour...

GERTRUDE, à part.

Une déclaration. (Haut.) Ah ! monsieur, quelle audace !

OSCAR.

Vous comprendrez ce que je dois souffrir et vous aurez pitié de moi, car vous aussi on vous a peut-être aimée... Dites-moi qu'on vous a aimée.

GERTRUDE.

Taisez-vous, taisez-vous.

OSCAR.

Oui, Gertrude, je me tairai, mais promettez-moi de venir à mon secours.

GERTRUDE.

De grâce, finissez.

OSCAR.

Vous seule pouvez me sauver, Gertrude, car je deviens fou, insensé.

GERTRUDE.

Plus bas, malheureux, je vous en prie.

OSCAR.

J'adore une femme, un ange...

Air : *Chanson de Fortunio (en charge.)*

Ah ! Gertrude, daignez lui dire

De quelle ardeur

Pour elle en ce moment soupire

Mon pauvre cœur.

Dites-lui qu'elle est adorable,

Que ses beaux yeux,

Son maintien et sa grâce aimable,

Sont tous mes vœux ;

Dites-lui que dans le silence

De chaque jour

Elle est ma seule providence,

Mon seul amour ;

Dites-lui que toujours je rêve

À l'avenir,

Et que l'amour sans paix ni trêve

Me fait mourir.

Ah ! Gertrude, daignez lui dire
De quelle ardeur
Pour elle en ce moment soupire
Mon pauvre cœur.

Il tombe à ses genoux.

ANTOINE, à la cantonade.

Par ici, les voyageurs, par ici.

GERTRUDE.

Ciel ! on vient, relevez-vous.

OSCAR.

Gertrude, un mot, un seul mot.

SCÈNE X

LES MÊMES, ANTOINE, puis CANICHETTE.

ANTOINE.

Que vois-je ! Le flageolet aux pieds de ma Gertrude !

GERTRUDE, à part.

C'est lui... je suis une femme perdue.

OSCAR, se relevant.

Il avait bien besoin de venir vous déranger, celui-là. (Bas à Gertrude.) Je reviendrai tout à l'heure dès que vous serez seule, et vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

GERTRUDE, le repousse.

Monsieur !

OSCAR.

Oui, merci Gertrude, Gertrude, merci.

Il sort à droite.

ANTOINE.

Eh bien, il a du toupet celui-là, mais il peut compter qu'il me paiera ça. (Criant.) Ohhé ! la parisienne, ohhé. Mais arrivez donc, qu'équ'vous fichez ?

CANICHETTE.

Enfin, m'y voici donc.

GERTRUDE.

Madame désire-t-elle quelque chose ?

CANICHETTE.

Je voudrais savoir si monsieur le baron de Courtempatte est descendu ici.

GERTRUDE.

Oui, madame, depuis hier. Nous l'avons casé dans le numéro 6. Je cours l'informer...

CANICHETTE.

Gardez-vous-en bien, il ne faut pas qu'il me sache ici. Vous me donnerez une chambre.

GERTRUDE.

Si madame veut venir avec moi.

ANTOINE, dédaigneux.

Ne vous dérangez pas, Mademoiselle, j'accompagnerai...
Madame. (A part.) Et moi qui la croyais innocente.

CANICHETTE, à part.

Ah ! monsieur le baron, vous voulez faire poser Nichette.
Ah ! vous me dites que vous partez à Monaco et vous venez ici pour vous marier. Nous allons rire, Monseigneur.

ANTOINE, désignant la porte de gauche.

Quand Madame voudra, c'est par là.

CANICHETTE.

Ah ! très-bien. Attends un peu, mon petit baron.

Elle sort.

ANTOINE, regardant Gertrude.

Et moi qui l'aimais, moi qui la croyais innocente.

Il suit Canichette.

GERTRUDE.

Comme il m'a regardée dédaigneusement. Oh ! les hommes, les hommes.

Air : Troupe jolie.

L'amour est une belle chose
Dont la jalousie est le fruit :
C'est l'épine escortant la rose,
C'est le jour suivi de la nuit. (bis)
Hélas ! les choses sont ainsi faites,
Comm' le poisson acceptons-les ;
Faut pas se r'buter aux arêtes,
Sans ça l'on n'y goût'rait jamais. } (bis)

SCÈNE XI

GERTRUDE, LUCILE, VINCENT.

VINCENT.

Dites-moi, la fille, savez-vous si le baron de Courtempatte est arrivé ?

GERTRUDE, à part.

Encore un qui le demande. (Haut.) Il est dans le 6.

VINCENT.

Veuillez le prévenir que nous l'attendons.

GERTRUDE.

J'y cours, monsieur.

Elle sort.

VINCENT.

Ah ça ! Lucile, qu'as-tu donc ? Depuis notre départ, c'est à peine si tu as desserré les dents.

LUCILE.

J'en ai rien.

VINCENT.

Allons donc, un peu de gaité, que diable. Car enfin, tu n'ignores pas qu'il s'agit de ton avenir ?

LUCILE.

Oui, je sais... mon mariage.

VINCENT.

Certainement. Voyons Lucile, si je te présentais un mari... convenable... est-ce que cela ne t'irait pas ?

LUCILE.

Ah ! si tu voulais me laisser choisir, je sais bien que je prendrais.

Air : *Ah ! plaignez madame (Barbe-Bleue.)*

Si, dans sa clémence,
Le ciel, un matin,
M'avait fait l'avance
D'un galant cousin ;
Si discret et sage,
Il avait trente ans
Pour joindre à son âge
Mes dix-huit printemps :
Si dans sa tournure
Il était coquet,
Gentil de figure,
Mais pas trop muguet ;
Si d'être maîtresse
Dans notre maison
J'avais la promesse
Pour bonne raison ;
Si de satisfaire
Chacun de mes goûts,
Et si de me plaire
Il était jaloux ;
Si quoique docile,
A ma voix pourtant,
Chose difficile,
Il était vaillant.
Papa, voilà comme
S'il se présentait
Je l'avoue, un homme
Pour époux m'irait.

VINCENT.

Ah ! des cousins, quelle engeance. J'ai bien mieux que cela à s'offrir. Un parti superbe, un homme accompli, rebaussé d'un titre de baron. Hein, Lucile, tu serais baronne ! Courtempatte m'a écrit comme ça : « Vincent mon ami, vous me connaissez, venez donc passer la journée de dimanche à notre rendez-vous de chasse, au Grand-Cerf, c'est jour de fête, nous y bâclerons mon mariage. » Et voilà..

LUCILE.

Quoi ! c'est à lui que tu me destines ?

VINCENT.

Eh bien ! un garçon charmant, plein d'esprit et qui fera ton bonheur.

LUCILE.

Dis plutôt un homme ridicule.

VINCENT.

Comment ! que signifie ce langage ?

LUCILE.

Il signifie que mon cousin Marcel a ma parole et que je n'épouserai que lui.

VINCENT.

Marcel ! Un ferrailleur, un traîneur de sabre... jamais, je m'y oppose... radicalement, ra-di-ca-le-ment. A-t-on jamais vu. Et pour commencer je vous défends de songer à lui, mademoiselle. On vous en donnera des petit cousins.

LUCILE.

Mais puisqu'il m'aime.

VINCENT.

Un aventurier sans le sou. Et puis enfin il t'a bien oubliée depuis deux ans.

LUCILE, remonte à la porte et aperçoit Marcel.

Oubliée. Tiens papa, vois plutôt.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MARCEL, puis SUZANNE.

MARCEL.

Morbleu, mon oncle, je vous revois enfin.

LUCILE.

Marcel !

VINCENT.

Qu'est-ce que je vois ? Toi ici ?

MARCEL.

Ça vous étonne, n'est-ce pas ? Ce cher oncle.

VINCENT.

Ma foi, j'avoue que je ne m'attendais pas à te trouver ici.

MARCEL.

Figurez-vous que ce matin, comme je m'étais arrêté dans cet hôtel, j'ai appris que vous deviez y venir vous-même dans la soirée. De sorte qu'au lieu d'aller courir chez vous, j'ai attendu ici le plaisir d'embrasser ma charmante cousine.

Il embrasse Lucile.

VINCENT, l'arrêtant.

Eh bien ! mais, comme tu y vas.

MARCEL.

Dame, songez donc, mon oncle, depuis le temps, ça semble bon.

LUCILE.

Je crois bien.

VINCENT.

Je ne dis pas, je ne dis pas, mais...

MARCEL.

Ah ! oui, je comprends, ma cousine a grandi. C'est une demoiselle à présent. (L'embrassant encore.) Ah ! ma foi, tant pis.

VINCENT, à part.

Il ne me manquait plus que cette tuile-là.

MARCEL.

J'espère bien, mon oncle, que vous allez me conserver avec vous, désormais.

LUCILE.

Certainement, mon cousin.

VINCENT, à part.

Comme elle y va. (Haut.) C'est que, vois-tu...

MARCEL.

Allons, mon arrivée a l'air de vous contrarier. Voyons, je ne suis pas aussi soudard que j'en ai l'air.

VINCENT.

Ce n'est pas cela que je veux dire, seulement... dame... quand une jeune fille... est pour se marier ..

MARCEL.

Que dites-vous ?

LUCILE.

C'est mon père qui l'exige.

MARCEL.

Au moment où je donne ma démission, où je comptais vous demander la main de ma cousine...

VINCENT.

Que veux-tu, il est trop tard.

MARCEL.

C'est impossible, autrefois vous m'aviez promis... on n'a qu'une parole.

VINCENT.

Eh ! je sais bien, seulement, voilà, je te l'ai reprise, implicitement pour la donner à un autre explicitement. (A part.) Que le diable l'emporte, lui.

MARCEL.

Si je m'attendais à une semblable réception...

VINCENT.

Que veux-tu que j'y fasse ?

MARCEL.

Mais c'est ma mort que vous demandez là.

VINCENT.

Ta mort, ta mort, non, je ne la veux pas. Seulement, dame, c'est embêtant, je comprends ça et je donnerais bien quarante sous pour que tu fusses encore là-bas, mais enfin...

SUZANNE, entrant.

Monsieur, le voyageur du numéro 6 prie monsieur et mademoiselle Vincent de monter à sa chambre.

Comme la nuit vient, elle allume une bougie.

VINCENT, à part.

Pour bien tomber, voilà qui tombe bien. (Haut.) Nous y allons. Viens-tu, Lucile. A tout à l'heure, Marcel, nous causons.

Il sort.

MARCEL à Lucile, à part.

Ma cousine, il faut absolument que je vous parle. Venez cette nuit dans la cour, une heure après que chacun sera couché.

VINCENT, à la cantonade.

Eh ! bien, Lucile.

LUCILE, se sauvant.

Voilà, papa.

SCÈNE XIII

MARCEL, SUZANNE, puis OSCAR.

MARCEL, furieux.

Morbleu ! sacrebleu ! vertubleu ! ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

SUZANNE.

Ah ! monsieur Marcel, qu'avez-vous donc ?

MARCEL.

Eh ! pardine, j'ai que je suis en colère.

Je le vois bien.

SUZANNE.

MARCEL.

Et si je ne me retenais pas, je démolirais volontiers toute la cassine.

SUZANNE.

Ah! mais non, comme vous y allez.

MARCEL.

C'était bien la peine de faire cent-cinquante lieues pour cela.

SUZANNE.

Si au moins vous me disiez de quoi il s'agit.

MARCEL.

Tenez, c'est bien simple. Figurez-vous que cc... Vincent qui sort d'ici est mon oncle. Il a une fille que j'adore et qui me le rend, je venais tout exprès pour l'épouser, et crac...

SUZANNE.

Voilà qu'on la marie à un autre.

MARCEL.

Justement. Ah! cré nom, quand j'y pense. Mais j'ai trouvé le moyen.

SUZANNE.

Lequel?

MARCEL.

C'est d'empêcher le mariage...

SUZANNE.

Naturellement, mais encore...

MARCEL.

Je veux prendre un parti désespéré.

SUZANNE.

Et ce parti?

MARCEL.

C'est de m'enfuir avec Lucile.

SUZANNE.

Enlever votre cousine, y songez-vous? elle refusera.

MARCEL.

Oh! ce n'est pas cela qui m'effraye le plus.

Air : Les anguilles et les jeunes filles.

Je connais trop le cœur des femmes

Pour me laisser épouvanter.

Quant à triompher près des dames,

J' m'en tire assez bien, sans m' flatter.

C'est quelquefois rude, sans doute,

De les prendre et les captiver,

Mais les femm's, c'est comme une redoute

Ça se laiss' toujours enlever.

OSCAR, qui est entré, à part.

Comment, lui aussi, il veut enlever Suzanne.

SUZANNE.

Dans ce cas, libre à vous, enlevez.

OSCAR, à part.

Elle consent, la perfide.

MARCEL.

Vous me promettez le secret.

SUZANNE.

Je vous le jure.

OSCAR, à part.

C'en est trop. (Il passe superbe devant eux. Hant.) Je vais prendre une leçon de flageolet. Enlevez.

MARCEL.

Qu'est-ce qu'il a, il est toqué celui-là.

SCÈNE XIV

MARCEL, SUZANNE, CANICHETTE,
ANTOINE, puis GERTRUDE.

CANICHETTE, suivie d'Antoine.

Merci, mon garçon, ma chambre me convient à merveille.
Je la retiens pour huit jours.

ANTOINE, empressé.

Tant que madame voudra, tant que ça lui plaira.

CANICHETTE.

Il est drôle ce garçon.

MARCEL, bas à Suzanne.

C'est convenu, prudence et discrétion.

SUZANNE, bas.

Comptez sur moi.

Ils sortent tous deux.

ANTOINE.

Si madame désirait faire une petite promenade dans le village en attendant.

CANICHETTE, s'asseyant à gauche, premier plan.

Non, merci. Le chemin de fer m'a fatiguée, je préfère me reposer.

GERTRUDE, entrant, à part.

Encore cette femme avec lui. Oh ! bien sûr, ils mijotent quelque chose.

CANICHETTE, à Antoine.

Mais surtout pas un mot à monsieur de Courtempatte.

ANTOINE.

Je serai muet comme un poisson.

GERTRUDE, appelant.

Monsieur Antoine!

ANTOINE, brusquement.

Plaît-il.

GERTRUDE, bas, elle fait descendre Antoine à l'avant-scène droite.

Pour un futur mari, votre conduite est indigne.

ANTOINE.

Mais...

GERTRUDE.

Et nous recauserons de cela tout à l'heure.

ANTOINE.

Il se pourrait.

GERTRUDE.

Je vous attendrai quand tout le monde dormira ; je désire vous parler sérieusement.

ANTOINE.

Eh ! quoi, vous consentiriez.

GERTRUDE.

Silence, on vient.

Elle remonte au-dessus de la table droite.

SCÈNE XV

LES MÊMES, VINCENT, COURTEMPATTE,

donnant le bras à LUCILE.

COURTEMPATTE.

Arrivez donc, monsieur Vincent, arrivez donc.

VINCENT.

Me voici.

Il marche péniblement.

COURTEMPATTE.

Vous ne marchez pas.

CANICHETTE, se cachant, à part.

C'est bien lui.

VINCENT, maugréant.

Je ne sais pas si c'est le vin du crû, mais ça m'a remué...

COURTEMPATTE.

En vérité, cher beau-père, je ne me sens plus de joie. Quand je pense que d'ici peu je pourrai me dire votre gendre.

CANICHETTE, à part.

Le traître.

COURTEMPATTE.

Je me vois déjà dans mon petit ménage, avec une douzaine de marmots... un vrai paradis, quoi. Sans compter que nous vous dorloterons, beau-père.

VINCENT.

Mon gendre, croyez que je suis sensible... (A part.) Maudit vin du pays.

COURTEMPATTE.

Ah! mon Dieu, comme vous voilà pâle. Est-ce que vous seriez malade?

VINCENT.

Non, non, ce n'est rien.

LUCILE, lui donnant un siège.

Tiens, papa, assieds-toi un peu, ça te remettra.

VINCENT, s'asseyant.

Merci, ça va mieux.

COURTEMPATTE, apercevant Canichette qui se cache le visage.

Tiens, tiens. Quelle est cette nymphe?

CANICHETTE, à part.

Il ne m'a pas reconnue.

COURTEMPATTE, à part.

Si j'en juge à l'extérieur, ce doit être une femme du monde. De la dignité, Courtempatte, de la dignité.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, SUZANNE.

SUZANNE.

Monsieur le baron!

COURTEMPATTE.

Qu'y a-t-il?

SUZANNE.

C'est une lettre que le facteur m'a remise pour vous.

COURTEMPATTE.

Pour moi! qu'est-ce que cela peut-être? Aïe, ces pattes de mouche!

Il lit la lettre.

SUZANNE, à Gertrude.

Gertrude! Comme nous avons un surcroît de voyageurs aujourd'hui, je vous préviens que je donne ma chambre à monsieur Marcel et que j'occuperai cette nuit le grand cabinet du rez-de-chausée; c'est entendu.

GERTRUDE.

Oui, madame.

COURTEMPATTE, à part.

J'en étais sûr; c'est de Canichette. Elle m'écrit qu'elle a surpris mon secret dans une lettre de Vincent et qu'elle est à mes trousses. Il n'y a pas, elle s'est fourré dans la tête de devenir baronne. Que faire?

CANICHETTE, à part.

Ma lettre a produit son effet.

GERTRUDE, à Vincent qui vient de lui parler à l'oreille.

Au fond de la cour à droite.

VINCENT

Merci bien. Parce que voyez-vous il est toujours bon de se renseigner.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, MARCEL, OSCAR, puis ANTOINE.

MARCEL, vivement.

Mille tonnerres, c'est un peu violent!

OSCAR.

Puisque je vous dis que je suis dans mon droit.

MARCEL.

Quand je vous répète que vous avez tort.

SUZANNE, entre eux deux.

Voyons, qu'il a-t-il encore?

OSCAR

Tenez, madame, je vous fais juge. Monsieur prétend que je n'ai pas le droit de jouer du flageolet dans ma chambre.

MARCEL.

On n'a jamais le droit de tympaniser ses voisins.

OSCAR.

Monsieur, je paie mon loyer. Or, tout homme qui paie son loyer a le droit de pincer du flageolet.

MARCEL.

Je vous dis que non.

OSCAR.

Je vous dis que si.

MARCEL.

Ah! vous m'agacez à la fin.

OSCAR.

Monsieur, j'ignore ce que vous êtes dans le commerce extérieur de la vie, mais je puis affirmer sans me tromper que

vous êtes bien le militaire le plus cauchemardant de toute la France... sans compter l'Algérie et les colonies.

MARCEL.

Méchant bonhomme !

SUZANNE.

Voyons, messieurs...

OSCAR.

Je ne vous veux pas de mal, mais si jamais une tuile vous tombait sur la tête..

MARCEL.

Allez vous coucher.

OSCAR.

Au fait, c'est ce que j'ai de mieux à faire. (Il prend un bougeoir qu'il allume à la lanterne que vient d'apporter Antoine.) Bonsoir, voisin.

COURTEMPATTE.

Dites donc, beau-père, c'est une idée, ça. Si nous allions en faire autant.

VINCENT.

Ma foi, je ne demande pas mieux. D'autant plus que je ne me sens pas bien.

COURTEMPATTE

Bonsoir, mademoiselle Lucile.

CANICHETTE.

Comme tu me le paieras.

Chacun prend un bougeoir, qu'il allume.

FINAL.

OSCAR, son bougeoir allumé.

Air : *Monsieur Pantalon.*

Mesdames et messieurs, bonsoir !
Jusqu'au plaisir de vous revoir !

GERTRUDE.

A chacun voici son bougeoir.

CANICHETTE.

Un peu de feu !

ANTOINE, lui en donnant.

Voici, madame.

OSCAR, à Suzanne.

Voulez-vous partager ma flamme ?

SUZANNE.

Avec plaisir.

OSCAR, à part.

Qu'ai-je entendu !

Son amour me serait rendu !

ACTE PREMIER

33

MARCEL, bas à Lucile.
Dans une heure,

LUCILE, même jeu.
C'est convenu.

ENSEMBLE.
Bonsoir, bonsoir,
Jusqu'au plaisir de vous revoir !

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

La cour intérieure de l'auberge. Au fond, un mur avec petite porte donnant sur la campagne. — A gauche, écurie. — A droite, le bâtiment principal de l'auberge avec porte et fenêtre à balcon praticable. — Nuit complète. — Au lever du rideau, l'orchestre joue l'air : « Bonjour, mon ami Vincent. »

SCÈNE PREMIÈRE

VINCENT, arrivant de gauche, une chandelle à la main. Il est en toilette de nuit, foulard, caleçon et pantoufles, robe de chambre.

Diable de vin nouveau ! S'ils n'ont pas mis de la rhubarbe dedans... Comme c'est agréable de se lever ainsi la nuit pour folâtrer au milieu d'une cour que l'on ne connaît pas. Que le diable les emporte avec leur boisson.

Air : De sommeiller encore, ma chère.

Si ce vin dans la capitale
Venait à se vendre un beau jour,
Sa propriété sans égale
Aux buveurs jouerait plus d'un tour ;
De ses effets, de son empire
Les pauvres parisiens surpris
Avec raison pourraient bien dire
Qu'il a fait courir tout Paris.

Oh ! la province, la province ! Car enfin, c'est encore une invention de ce satané pays, d'aller fourrer les.... indispensables à une lieue de l'habitation. Comme c'est ingénieux, surtout quand on sait que le vin du crû... Oh ! la province ! la province !

Il va pour rentrer et se cogne contre Oscar qui arrive à tâtons. La chandelle s'éteint.

OSCAR.

Imbécile, va !

VINCENT.

Monsieur, j'accepte vos excuses. (A part.) Encore une vic-
time.. (Haut.) Monsieur, c'est au fond de la cour à droite...
(A part.) Quand je vous dis que ce vin-là contient de la rhu-
barbe.

Il sort.

SCÈNE II

OSCAR, puis MARCEL.

OSCAR, seul.

Qu'est-ce qu'il me chante, celui-là ? avec son au fond de la
cour à droite. Quel est l'animal qui pouvait se promener
ainsi à cette heure indue ? Est-ce qu'il y aurait des somnan-
bules dans la maison ? J'aurais peut-être bien fait de l'inter-
roger. Je lui aurais demandé ma bonne aventure. Car enfin,
ça n'est pas naturel pour un homme d'être aussi timide que
je le suis près des femmes. Il doit y avoir une poignée de
cheveux dans mon existence. Tant pis, j'ai résolu de braver
la situation ; si la corde casse, nous le verrons bien. (Cherchant
autour de lui.) Voyons, orientons-nous. (Se dirigeant à gauche.) Nous
disons ici.... ici... Il fait noir comme dans un four, on y voit
à peine... Ah ! ici l'écurie. Savez-vous quelle différence il y
a entre les faux monnayeurs et les chevaux ? — Non, ne
cherchez pas, allez, il est de moi, celui-là. Eh bien, c'est que
les faux monnayeurs ne peuvent pas souffrir les curieux, tan-
dis que les chevaux aiment beaucoup l'écurie, eux. (Il rit.) Mais
continuons à nous orienter. Ah ! voici la maison et la fenêtre
au-dessus. Dire que c'est là qu'elle sommeille ; dire que c'est
là qu'elle rêve peut-être à moi ; dire que c'est là qu'elle...
Oh ! assez, Oscar Criquet, mon ami ; vous devenez d'une fa-
miliarité révoltante. (Avec feu.) Eh ! qu'importe après tout, je
l'aime cette femme et je suis las d'être timide ; montrons-
nous donc un peu hardi une fois par hasard et pendant qu'elle
n'y est pas. O chaste Suzanne, c'est pour tes charmes que je
rôde ainsi en pleine nuit comme les chats et les filous ; mais
si le ciel est obscur, mon cœur est serein et je viens te l'offrir
avec un air de flageolet. Puisses-tu accepter l'un et l'autre.
Je rélude : épatons-la !

Air : *Un jour dans Séville. (Ténor pour tout faire.)*

I

La nuit est obscure,
La brise murmure,

Tout dans la nature
Est noir comme un four.
Profitant de l'ombre,
De cette nuit sombre,
Je viens sans encombre
Chanter mon amour.

Il exécute le refrain sur le flageolet.

Tra la la la laire
Tra la la la, etc.

MARCEL, paraissant au balcon.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Un mendiant à cette heure-ci, si ça a le sens commun.

OSCAR, à part.

Je crois qu'elle a ouvert sa fenêtre.

MARCEL.

Bah ! donnons-lui quelque chose, ça me portera bonheur.

Il lui jette un sou et se retire.

OSCAR.

Comment ! Un sou ! Elle me jette un sou. Après ça, elle n'a peut-être pas reconnu les accents de mon flageolet. Si je lui faisais entendre ma voix. (Criant) Merci bien, monsieur, madame... Elle ne répond pas. Allons-y d'un second couplet.

II

Que faut-il te dire
Pour qu'un doux sourire
Donne à mon martyre
Un peu de bonheur ?
Trop chaste Suzanne,
Entends mon organe,
Deviens ma sultane
Ou rends-moi mon cœur.

Sur le flageolet.

Tra la la la laire
Tra la la la la, etc.

MARCEL, reparaisant.

Sacrebleu ! il devient embêtant ce mendiant-là. Et vraiment, il ne faut pas avoir envie de dormir. — (Lui jetant encore un sou.) — Tenez, bonhomme, voilà pour nous laisser tranquilles. Tout le monde dort par ici. Allez-vous-en musiquer ailleurs.

Il se retire.

OSCAR.

Encore un sou ! Et pourtant elle m'a parlé J'ai reconnu sa voix suave. M'aurait-elle dit de monter ? (Criant) Remerci bien, monsieur, madame, merci. (Après une pause.) Elle ne répond

pas... (Criant plus fort.) C'est un pauvre aveugle qui n'y voit pas et qui n'a pas de chien pour le conduire. (Voix naturelle.) Est-ce assez bien trouvé, hein? Je la connais, elle est très-charitable, alors elle va descendre et elle trouvera qui? moi : Oscar Faublas. (Nouvelle pause.) — Comment, personne ne bouge! Ah! ma foi, tant pis! élevons la voix et détonnons le troisième couplet.

III

Ma tendre compagne,
Ainsi qu'en Espagne
Ma voix s'accompagne
Sur le flageolet.
O ma toute belle,
Soyez moins rebelle,
Oscar vous appelle...
Cordon, s'il vous plaît!

Même jeu.

Tra la la, etc.

MARCEL, reparaissant.

Ab! mille bombes! C'est trop fort! (Lui vidant un pot d'eau sur la tête.) Attrape, mendiant, et va te faire sécher ailleurs.

OSCAR.

Aïe! Comme c'est malin d'arroser ainsi les gens. C'est égal on a beau brûler.. ça jette un froid. Sans doute, elle n'a pas trouvé ma sérénade de son goût. Mais alors, si elle ne m'aime pas, qui donc aime-t-elle? Mystère et sérénade... (Courtempatte sortant de la maison, se dirige à tâtons.) Ciel! des pas... on marche, c'est sans doute quelqu'un... Une ombre!.. un homme... soyons canaille, et espionnons-le.

Il se cache.

SCÈNE III

OSCAR, caché, COURTEMPATTE.

COURTEMPATTE.

Personne!... tout le monde est couché... nuit noire... Décidément, la fortune me favorise.

OSCAR, caché.

Que cherche-t-il donc celui-là?

COURTEMPATTE.

Va-t-elle être assez étonnée, la belle aubergiste, en me voyant paraître au milieu de la nuit... Don Juan, va! C'est

égal, pour un homme qui va se marier, c'est légèrement risqué.

OSCAR.

Est-ce qu'il ne va pas s'en aller bientôt?

COURTEMPATTE.

Ah! bah, les femmes, je les connais, moi; quand on veut filer le parfait amour, bonsoir; tandis qu'en usant de ruse et d'habileté...

OSCAR.

Serait-ce un voleur? Si j'appelais?

COURTEMPATTE.

Et puis que ne risquerait-on pas pour une créature aussi adorable? Ah! mes amis! Quels yeux! quelle taille! quelle main! quel pied! Une vraie Vénus de Milo, quoi!... avec les bras. (Tourné vers le balcon.) — Elle est là... toute seule... sans voisins. Ce qui m'a permis de combiner un petit plan.... je ne vous dis que ça... Voyons, où est.... où est... ah! j'y suis...

Il prend une échelle adossée à l'écurie.

OSCAR.

Que va-t-il faire?

COURTEMPATTE, appliquant l'échelle contre le balcon.

Voici mon plan... je l'applique à sa fenêtre... je grimpe, je frappe doucement, elle m'ouvre, j'entre et voilà.

OSCAR.

Cette voix.... mais.... c'est le baron. Comment, il veut s'introduire chez celle que j'aime. Attends un peu, nous allons rire.

COURTEMPATTE.

Aucun bruit, c'est le moment. (Il monte à l'échelle.) Suis-je assez régence.

OSCAR.

C'est qu'il y va.

COURTEMPATTE.

Je dois avoir l'air de Roméo.

OSCAR.

Tu vas voir, mon gaillard.

COURTEMPATTE.

Hâtons-nous de réveiller Juliette. (Il enjambe le balcon. — Oscar retire l'échelle et écoute.) — La victoire est à nous... La victoire est à nous! Ah! mon Dieu, qu'ai-je vu? Cet homme qui me tourne le dos, ce pantalon rouge... Plus de doute, c'est le lieutenant.

OSCAR.

Le lieutenant! Il a dit le lieutenant.

COURTEMPATTE.

S'il m'aperçoit, je suis perdu. Filons vite.

OSCAR.

Cette chance. Oui va, file vite.

COURTEMPATTE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est? Mon échelle a disparu. Sacrebleu! qui est-ce qui m'a pris mon échelle? Me voilà bien moi. Je ne puis pourtant pas sauter d'un premier étage!

OSCAR.

Oh! quelle idée lumineuse!

Il joue du flageolet.

COURTEMPATTE.

Ciel! Qu'entends-je! Je suis perdu. {Appelant.} Monsieur! Monsieur!

OSCAR.

Restons calme et... silencieux.

COURTEMPATTE.

Au nom du ciel, qui que vous soyez, rendez-moi mon échelle!

OSCAR, chantonnant.

Rendez-moi mon échelle de bois, rendez-moi mon échelle.

COURTEMPATTE.

Monsieur, je vous en supplie.

OSCAR, haut.

Jamais!

COURTEMPATTE.

Mais alors, c'est une trahison, un guet-apens.

OSCAR.

Un guet à tout ce que vous voudrez, monsieur le baron.

COURTEMPATTE.

* Le flageolet! Il m'a reconnu. C'en est fait de moi.

Air :

COURTEMPATTE.

Monsieur, je vous en prie,
Venez à mon secours,
Ou c'est fait de ma vie,
C'en est fait de mes jours.

OSCAR.

Voyez comme il supplie,
Qu'on aille à son secours.
Eh! tant pis pour sa vie!
Eh! tant pis pour ses jours!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARCEL. Marcel et Courtempatte au balcon.

MARCEL, ouvrant la fenêtre.

Ah! ça, mille tonnerres! est-ce que ça ne va pas bientôt finir? {Apercevant Courtempatte.} Qu'est-ce que c'est que ça?

COURTEMPATTE, à part.

Je suis mort.

OSCAR, à part.

Flambé, le baron!

MARCEL, empoignant Courtempatte.

Ah! scélérat! je t'y prends donc!

COURTEMPATTE.

Grâce! mon lieutenant, grâce!

MARCEL.

Qu'est-ce que vous faisiez là?

COURTEMPATTE.

Mais... rien... je me promenais.

MARCEL, le secouant.

Ah! tu te promenais sur mon balcon, toi?

COURTEMPATTE.

Aie! vous m'étouffez!

MARCEL.

Je comprends maintenant pourquoi tu venais.

COURTEMPATTE.

Mais je ne suis pas un voleur.

MARCEL.

Tu es pis que cela peut-être... Où est ton complice?

COURTEMPATTE.

Quel complice?

MARCEL.

Celui qui jouait de la musique... comme dans l'affaire Fualdès, parbleu.

COURTEMPATTE.

Mais je vous jure, mon lieutenant...

MARCEL.

Il n'y a pas de mon lieutenant qui tienne. Parle, ou je te fais sauter par là-dessus.

OSCAR, à part.

Ah! ah! ah! Elle est bien bonne celle-là, excessivement bonne.

MARCEL.

Voyons, parleras-tu?

COURTEMPATTE.

Voilà, mon lieutenant, voilà. Je venais... c'est-à-dire... je suis le baron de Courtempatte.

MARCEL.

Le baron!

COURTEMPATTE.

Lui-même...

MARCEL, le dévisageant.

C'est pourtant vrai... comment, c'est toi, infâme bandit!... le prétendu de Lucile...

COURTEMPATTE.

Hélas ! monsieur.

OSCAR, à part.

Ça se corse, ça se corse !

COURTEMPATTE.

Tenez, je vais vous dire mon lieutenant. Je .. j'étais... mal à mon aise... vous savez, le vin nouveau, et je venais des... vous comprenez, lorsque la porte de la maison s'est trouvée fermée derrière moi, la clef en dedans... et... croyant reconnaître ma fenêtre, j'avais pris une échelle qui a dégringolé et... voilà, je m'étais trompé.

OSCAR, à part.

Est-il assez blagueur...

MARCEL.

Vous avez dit ?...

COURTEMPATTE.

Moi... absolument rien ! (A part.) Je voudrais bien m'en aller.

MARCEL.

Monsieur le baron, tout cela n'est pas clair, et savez-vous quelle envie il me prend, maintenant que je vous tiens seul en pleine nuit ?

COURTEMPATTE, gracieux.

Non, et je serais curieux de savoir...

MARCEL.

Vous voulez épouser ma cousine que j'aime et qui m'aime. Eh bien, afin de me débarrasser de vous, j'ai envie de vous flanquer par-dessus cette balustrade. Je donnerai pour excuse que je vous avais pris pour un malfaiteur.

OSCAR, à part, naïvement.

Tiens, c'est original ça.

COURTEMPATTE.

Ne faites pas ça, lieutenant, ne faites pas ça. J'aime mieux renoncer à tout, plutôt que de...

MARCEL.

N'ayez pas peur, allez... J'ai l'habitude de me battre à visage découvert et je ne sais pas faire chanter les gens.

OSCAR, à part.

Ça n'empêche pas qu'il m'a fait chanter trois couplets pour rien.

COURTEMPATTE.

Excellent jeune homme !

MARCEL.

Des familiarités !

COURTEMPATTE.

Alors, je peux ?...

MARCEL.

Passer par ma chambre pour regagner la vôtre...

COURTEMPATTE.

Ah ! monsieur Marcel, je n'oublierai jamais...

MARCEL, le poussant.

Mais filez donc, sacrebleu !

Ils disparaissent, la fenêtre se ferme.

SCÈNE V

OSCAR, seul.

Comment, c'est tout ! Eh bien ! le vieux peut se vanter de l'avoir échappée belle. Moi qui m'attendais à le voir dégringoler du balcon, le scélérat. Oh ! mais je saurai bien me venger. Ah ! triple gueux, tu prétends bénéficier de mes sérénades et faire la cour à Suzanne, avec escalade. Ah ! tu prends des échelles pour grimper sur les balcons et tu crois que je n'en dirai rien. Attends un peu, tu verras. Pour te punir, je me souviendrai que j'ai figuré jadis à la Porte Saint-Martin, avec monsieur Mélingue dans le *Bossu*, vous savez à la fameuse scène du duel. Trois cent soixante-cinq contre un. Aussi :

Air : Quel dîner.

Lorsque tantôt dans la ville
 Brillera l'astre du jour,
 Je prétends, affreux reptile,
 Te punir de ton amour.
 Je veux, sanglante épopée,
 Nevers II, pour tel affront,
 Au moyen de mon épée
 Te mettre ma botte au front.

En attendant, continuons nos pérégrinations nocturnes,
 quitte à recommencer ma sérénade.

Il va pour sortir, Lucile entre avec précaution, venant du pavillon.

SCÈNE VI

OSCAR, LUCILE.

OSCAR.

Qu'est-ce encore ? On dirait le frôlement d'une robe.

LUCILE.

Personne. Je suis sans doute en avance.

OSCAR, à part.

C'est une femme... Je tremble...

LUCILE.

Pauvre Marcel !... Ma démarche est peut-être imprudente, mais je ne savais comment expliquer tranquillement ce qu'il doit appeler ma trahison.

OSCAR.

Mon cœur me dit que c'est elle. Elle aura entendu les accents langoureux de mon flageolet. Ah ! ma foi, tant pis je me risque.

Il va mettre un genou en terre à côté d'elle et lui baise la main.

LUCILE.

Ah ! c'est vous.

OSCAR.

Oui, c'est moi, divine créature, moi que le ciel favorise et qui puis enfin me trouver un instant seul avec vous.

LUCILE.

Marcel !

OSCAR.

Comment, Marcel !... Oscar, je m'appelle Oscar.

LUCILE.

Laissez-moi vous appeler Marcel, c'est le nom sous lequel je vous ai toujours connu et je veux ignorer si vous en avez adopté un autre.

OSCAR.

Ah ! si vous y tenez. (A part.) Si elle y tient. (Haut.) Je savais bien que vous entendriez ma voix.

LUCILE.

Que voulez-vous dire ?

OSCAR.

Que trois fois je vous ai appelée... trois fois j'ai tendu les bras vers votre fenêtre. J'ai même reçu dix centimes et une potée d'eau.

LUCILE.

Quelle imprudence !

OSCAR.

Le fait est qu'une fluxion de poitrine...

LUCILE.

Si l'on vous avait surpris.

OSCAR.

Rassurez-vous, ma toute belle Ce n'est pas moi qu'on a surpris, mais un autre qui comptait... vous enlever, probablement.

LUCILE.

M' enlever.

OSCAR.

Dame, il croyait s'introduire chez vous, au moyen d'une échelle, mais il s'est trompé, et puis j'étais là heureusement.

LUCILE.

Que me dites-vous là?

OSCAR.

C'est la vérité pure. Mais puisque le ciel nous a permis de nous réunir, oublions ce danger d'un instant pour ne parler que de... notre amour.

LUCILE.

Hélas ! mon cousin...

OSCAR, à part.

Son cousin, maintenant. Ah ! ça, c'est donc une manie. Flattons sa manie. (Haut.) Ma petite cousine.

LUCILE.

Vous ne savez donc pas que l'on me destine au baron de Courtempatte.

OSCAR.

Hein ! Vous aussi. Mais il veut donc épouser toutes les femmes ce baron-là ?

LUCILE.

Toutes les femmes.

OSCAR.

Ainsi... c'est sérieux.

LUCILE.

Très-sérieux.

OSCAR.

Et vous consentiriez à le prendre pour mari, quand moi seul...

LUCILE.

Puisqu'il le faut.

Air : *Gil Blas*.

Aux bras d'un époux stupide
On veut sans plus tarder
Me jeter.

Tra la la la la la
 La la, la la la.
 Tra la la la la la la la.
 Dans un hymen insipide
 Il me faudra gémir,
 Puis mourir.
 Tra la la, la la la
 La la la, la la la, la la la, la la.

Contre cet arrêt sévère
 Qui dispose ainsi de ma main,
 Moi pauvre enfant, que puis-je faire ?
 Je prie et pleure mais en vain.
 Quoi ! parce que je suis femme,
 Faut-il donc que je cède un jour,
 Quand pour un autre, hélas ! mon âme
 Depuis longtemps parle d'amour ?

OSCAR.

Ma cousine, plus de larmes,
 Chassez de votre cœur.
 La douleur.
 Tra la la, etc.
 Je veux bannir vos alarmes
 Ou bien perdre mon nom,
 Non de nom !
 Tra la la, etc.

LUCILE.

Mais comment ! Par quel moyen ?

OSCAR.

Je ne sais, mais il faudra bien que le baron renonce à vous
 et me cède la place. Car je vous aime, je vous adore, je vous
 idole et je suis prêt à tout entreprendre.

A gauche. Bruit de pas à la cantonade.

LUCILE, effrayée.

Entendez-vous ?

OSCAR.

Oui, des pas. (Montrant la droite.) Et par là aussi.

LUCILE, à la porte du pavillon.

On vient, je suis perdue. Et cette porte qui est fermée.

OSCAR, à la porte du fond.

Tenez, celle-ci est ouverte, fuyons par là.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VII

SUZANNE, puis ANTOINE.

SUZANNE, une lanterne à la main, va frapper à l'écurie.
 Antoine! Antoine!

ANTOINE, à l'intérieur.
 Qu'est-ce qu'il y a encore?

SUZANNE.
 Allons, ho! Vite sur pied, il faut courir chez monsieur Duhamel.

ANTOINE.
 Chez le médecin, à c't' heure-ci?

SUZANNE.
 C'est bon, dépêchez-vous.

ANTOINE.
 On y va, patronne. on y va. (Il sort de l'écurie avec une lanterne, en attachant ses bretelles.) Là, me v'là. Quoi qu'il y a?

SUZANNE.
 C'est un de nos voyageurs qui est malade. Tu diras à monsieur Duhamel de venir de suite.

ANTOINE.
 Tomber malade à c't' heure-ci, si c'est pas indigne. Y a des gens qui sont d'un sars gêne. Que diable, on prend son temps pour tomber malade.

SUZANNE.
 Allons, allons, vous bougonnerez une autre fois.

ANTOINE.
 C'est vrai ça. On n'est pas plutôt sur sa malheureuse botte de paille.... (A part.) Mais j'y songe.... et Gertrude qui devait m'attendre.

SUZANNE.
 Ça y est-il?

ANTOINE.
 J'y cours, patronne, j'y cours. (A part.) Oh! Gertrude va m'attraper demain matin, pour sûr. Il sort par le fond.

SCÈNE VIII

SUZANNE, seule.

Ah! quel métier et quel tracas pour une femme seule. Je

conçois qu'il se plaigne ce pauvre garçon, mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Si j'avais.... quelqu'un pour m'aider ! Comme un mari arrangerait tout ça.... Mais vous verrez que maître Oscar ne se déclarera jamais. Il ne me déplaît pourtant pas ce petit bonhomme-là, ça filerait doux comme un mouton et ça se rendrait utile comme un homme. Ah ! je finirai par lui faire moi-même une déclaration, si ça continue.

Air : *De la petite Suzon.*

I

Les hommes sont pour la plupart
Jaloux, emportés, insipides ;
L'un est brutal, l'autre vantard,
Ceux-ci bien fats, ceux-là timides,
Trônant partout, car ils sont forts,
Nous reprochant toujours la pomme.
Ils se drapent même en leurs torts ;
Nous les détestons... mais en somme...

Faut avouer qu'un beau garnement
Qui vous dit : J' t'aime.
Ça plaît tout d' même,
Faut avouer qu'un beau garnement
Ça possèd' son p'tit agrément.

II

Nous les nommons le sexe laid,
Nous leur imputons tous les crimes,
Nous les chargeons de tout méfait,
Et nous nous posons en victimes.
Pourtant, à ne vous pas mentir,
Tout cela c'est de la tactique
Dans le seul but de garantir
Notre cher pouvoir despotique.
C'est égal, un beau garnement.
Etc.

SCÈNE IX

SUZANNE, VINCENT.

VINCENT, une chandelle à la main.

Oh ! la province, la province !...

SUZANNE.

Comment ! vous ici !

VINCENT.

Ne faites pas attention, ça va mieux, beaucoup mieux, excessivement mieux.

SUZANNE.

Et moi qui viens d'envoyer chercher le médecin.

VINCENT.

Ça ne fait rien, je serai fort aise de le consulter. Mais je me plaindrai aux magistrats, entendez-vous, je plaiderai et je gagnerai ma cause.

SUZANNE.

Je ne vous comprends pas.

VINCENT.

Vous ne comprenez pas. Mais quel vin buvez-vous donc à tous vos repas ?

SUZANNE.

Le vin que je sers à tout le monde, le vin du pays, celui que vous avez bu hier.

VINCENT.

Cet affreux petit bleu ?

SUZANNE.

Eh quoi, pour si peu de chose.

VINCENT.

Si peu de chose ! Tenez, mettez-vous à ma place : très-bien, je viens dans votre auberge en honnête homme. Je mange, je bois, en honnête homme, très-bien, ça va bien. Le soir, je me couche dans l'intention de dormir à mon aise, en honnête homme, tranquillement. Et pas du tout, crac, toutes les vingt minutes, il faut que j'aie courir comme ça, en costume moyen âge. Et vous trouvez que j'ai mauvaise grâce à me plaindre. Je voudrais bien vous y voir, vous, en robe de chambre, à travers les cours.

SUZANNE, riant.

Ah ! ah ! ah ! ce pauvre monsieur Vincent.

VINCENT.

Vous riez, perfide aubergiste, vous insultez à ma douleur. Mais je plaiderai, car je suis comme les fleuves, entendez-vous, quand je sors de mon lit, je suis furieux. Oui, je plaiderai.

SUZANNE, riant.

Ah ! ah ! ah ! Et vous gagnerez ?

VINCENT.

Certainement.

Air :

VINCENT.

Oui, je plaiderai moi-même,
Sans peur, je me défendrai ;
Car, c'est un forfait extrême,
A coup sûr, je gagnerai.

SUZANNE.

Cher monsieur, plaidez vous-même
Bien mieux vous vous défendrez ;
Oui, c'est un forfait extrême,
Et, pour sûr, vous gagnerez.

Elle sort en riant, à droite, deuxième plan.

SCÈNE X

VINCENT, COURTEMPATTE.

VINCENT,

Elle se moque de moi, encore. (Se tordant.) Aïe, aïe.... ça s'était calmé... aïe... ah ! c'est insupportable.

Il se sauve à gauche.

COURTEMPATTE, sortant de la maison.

Impossible de dormir, l'émotion est trop forte. Quel poignet, vertubleu ! Il n'y a que les militaires pour posséder une poigne pareille. Heureusement que je m'en suis tiré à bon compte, car le gredin était bien capable de me faire sauter la tête en bas. Ouf ! rien que l'idée. Enfin le grand air va peut-être me remettre un peu. (Vincent qui revient en courant se cogne contre lui, éteignant sa chandelle.) Animal !

VINCENT.

J'accepte vos excuses. (A part.) Encore une victime... (Haut.) Monsieur, c'est au fond de la cour à droite.

Il rentre.

SCÈNE XI

COURTEMPATTE, puis GERTRUDE.

COURTEMPATTE.

En voilà un paroissien. Qu'est-ce qu'il veut que j'aille faire au fond de la cour ? Allez-y vous même, animal, et restez-y

GERTRUDE, venant de gauche.

Cette voix, c'est lui.

COURTEMPATTE, criant.

Cancre...

GERTRUDE, à mi-voix.

Antoine !

COURTEMPATTE, prêtant l'oreille.

Hein !

GERTRUDE.

Antoine.

COURTEMPATTE.

Mon petit nom.

GERTRUDE.

Où donc êtes-vous ?

COURTEMPATTE.

Par ici. Qui m'appelle ?

GERTRUDE

C'est moi, gros méchant.

COURTEMPATTE.

Gros méchant, elle m'a appelé gros méchant. C'est elle !

GERTRUDE.

Voilà deux heures que je vous attends.

COURTEMPATTE, lui prenant la taille.

Vraiment.

GERTRUDE, minaudant.

Vous mériteriez bien d'être grondé.

COURTEMPATTE.

Et pourquoi cela, ma toute belle ?

GERTRUDE.

Pour n'être pas venu au rendez-vous.

COURTEMPATTE.

Quel rendez-vous ?

GERTRUDE.

Ne vous avais-je pas dit que je désirais vous parler lorsque tout le monde dormirait ?

COURTEMPATTE.

Vous m'avez dit cela ?

GERTRUDE.

Certainement, monstre, aussi, je m'étais bien promis de renoncer à vous. Mais... mais.

Air : Si tu n'peux pas t'y faire. (Princesse Trébizonde.)

Ma foi, j'ai beau dire et beau faire,
M'inventer des raisonnements,
Mon pauvr' cœur refus' de se taire
Et m' donn' ben des désagréments.
C'est en vain que je me raisonne,
L'amour ça n' connaît plus personne.

Malgré l' tintoin (*ter.*)
 Qu'ça m' cause
 Quand vous êt's loin, (*bis.*)
 Il m' sembl' qu'il m' manqu' quelque chose.

II

Parfois je pens'... faut plus qu'ça s' fasse,
 D'autr' fois j' réponds... Bah, allons-y !
 Je vais, je viens, tant, qu' j'en suis lasse,
 Non, ça n' peut pas durer ainsi.
 De nuit, de jour, à vous je rêve.
 J'ai beau me dire : Faut qu'ça s'achève...
 Malgré l' tintoin, etc.

COURTEMPATTE.

Voyez-vous ça. Eh bien, j'aime mieux tout vous avouer.
 Oui, je vous ai cherchée, oui, je suis allé jusqu'à votre chambre, à l'aide d'une échelle, corbleu ! et j'ai trouvé le nid occupé par un autre.

GERTRUDE.

C'est vrai, j'avais oublié de vous dire que pour cette nuit, nous occupions le rez-de-chaussée avec la patronne.

COURTEMPATTE.

Avec la patronne ! (*A part.*) C'est un lapsus.

GERTRUDE.

Mais je veux vous parler de votre conduite de tantôt. Car je vous ai bien vu.

COURTEMPATTE.

Où ça, ma poupoule ?

GERTRUDE.

Avec cette pimbêche d'hier soir.

COURTEMPATTE, à part.

Elle est jalouse de Lucile. (*Haut*) Mais, mon ange...

GERTRUDE.

Faites donc l'innocent. J'ai l'œil ouvert, entendez-vous, et si jamais vous songiez à elle...

COURTEMPATTE, à part.

Jalouse comme une Espagnole ; bravo, je triomphe. (*Haut.*) Mais pourtant :

GERTRUDE.

Vous m'avez comprise.

COURTEMPATTE.

Voyons, chère belle, ne nous fâchons pas. J'ai eu tort, je l'avoue, c'est très-mal, très mal ; mais pardonnez-moi et qu'un tout petit baiser nous réconcilie.

GERTRUDE.

Antoine!...

Il l'embrasse.

Air : Polonaise et l'hirondelle. (Oeil crevé.)

COURTEMPATTE.

Mon ange, un petit baiser
 N'est pas chose qu'on refuse;
 Tant pis! je veux tout oser,
 Faut-il le prendre par ruse?

Entre nous,
 Voyez-vous,

L'amour sera mon excuse.

GERTRUDE.

Ces faveurs, ici-bas,
 Ca s' prend, mais ça n' se d' mande pas.

GERTRUDE.

Petit scélérat! Vous voyez comme je suis faible. Mais sur-
 tout n'allez pas oublier ce que vous m'avez promis.

COURTEMPATTE, à part.

Il paraît que j'ai promis quelque chose.

GERTRUDE.

Je serais si heureuse de devenir votre femme.

COURTEMPATTE.

Ma femme!

GERTRUDE.

Vous me l'avez juré.

COURTEMPATTE.

C'est vrai, c'est vrai. (A part.) Si j'ai jamais parlé de cela.

On entend chanter à la cantonade.

GERTRUDE.

Ah! mon Dieu!

COURTEMPATTE.

Qu'avez-vous, cher ange?

GERTRUDE.

Vous n'entendez pas. Cachez-vous, ou nous sommes perdus.

COURTEMPATTE.

Me cacher, où ça?

GERTRUDE.

N'importe où, là, dans l'écurie.

COURTEMPATTE.

Dans l'écurie!

GERTRUDE.

Eh bien! n'y êtes-vous pas habitué?

COURTEMPATTE.

Habitué... habitué... (A part.) Oh ! cette idée ! elle me prend pour un sportman. Très-joli ! très-joli ! (Haut.) Si j'y suis habitué ! mais c'est-à-dire que j'y passe mes jours et mes nuits.

GERTRUDE.

Mais dépêchez-vous donc !

Courtempatte entre dans l'écurie ; en voulant attirer Gertrude qui se sauve, il lui arrache son bonnet.

SCÈNE XII

ANTOINE, seul. Il rit et n'a qu'un sabot. Sa lanterne est éteinte.

Ah ! ah ! ah ! elle est bien bonne celle-là. Moi qui croyais que le flageolet... et pas du tout. C'est ça qui m'ôte un rude poids de dessus l'estomac. (Rallumant sa lanterne.) Figurez-vous que je m'en revenais tout doucement de chez le médecin, qui est lui-même malade entre parenthèses, tenant mes sabots d'une main pour ne pas les user, et ma lanterne de l'autre. quand tout à coup, en tournant le mur du jardin à monsieur Traquenard, qu'est-ce que je vois?... deux amoureux qui se promenaient sentimentalement. Et qui que j' reconnais ? mon flageolet avec la fille à monsieur Vincent. De ce coup-là j'en ai éteint mon sabot et perdu ma lanterne. Moi qui croyais que Gertrude... C'est égal... on voit de drôles de choses, la nuit...

Air :

I

Minuit ! Les chats dans les gouttières
Prennent leurs ébats amoureux,
Dans les champs, fuyant l'œil des pères,
Les amants s'en vont deux à deux,
Par les persiennes demi-closes
On peut voir Suzon et Colas...
C'est égal, on voit d' drôls de choses
La nuit lorsque l'on n'y voit pas.

II

Minuit ! Loin du lit où sommeille
Son époux, Lisette sans bruit
S'enfuit ; au dehors Lubin veille,
Fermons les yeux il est minuit.

Rosine sur vos rideaux roses
On voit votre ombre de là bas...
C'est égal, on voit d' drôls de choses
La nuit lorsque l'on n'y voit pas.

Ah ! si monsieur Marcel avait pu voir... ce que j'ai vu... mais motus... ça n'est pas mon affaire. Je suis sûr de Gertrude, ça me suffit. (Avec passion.) O Gertrude ! Gertrude, pardonne-moi d'avoir douté de ton innocence ! (Il se trouve nez à nez avec Marcel qui sort.) Ah ! c'est vous, monsieur Marcel, vous m'avez fait peur.

SCÈNE XIII

ANTOINE. MARCEL.

MARCEL.

Qu'est-ce que tu fais là ?

ANTOINE, à part.

Ce que je fais ? eh bien, et lui ?

MARCEL.

Répondras-tu ?

ANTOINE.

Je fais mon service, voilà tout. (A part.) Bien sûr, il se doute de quelque chose.

MARCEL.

Tu n'as pas vu tantôt un homme rôdant par ici ?

ANTOINE.

Non, lieutenant, je n'ai vu personne, et je suis bien votre serviteur.

Il se sauve.

MARCEL, seul.

Décidément, tout cela n'est pas clair. Tout le monde sur pied à cette heure. Assurément, il se passe ici quelque chose. Et Lucile qui ne vient pas au rendez-vous. Elle m'avait cependant bien promis... Pauvre petite cousine ! Se voir ainsi sacrifier, et à qui ? à cette momie que je tenais tout à l'heure sur mon balcon. Pourquoi ? parce que son vieux roturier de père s'prend subitement d'un titre, d'une particule. Si ça ne fait pas souffrir. Hein ! on a parlé derrière cette porte. On ouvre. Qui ça peut-il être ?

Il se cache.

SCÈNE XIV

OSCAR, LUCILE, MARCEL.

LUCILE.

Enfin, nous voici donc rentrés. Dieu ! quelle frayeur j'ai eue. Heureusement que la lanterne s'est éteinte tout à coup. Qui pensez-vous que ce fut, mon cousin ?

OSCAR,

Voyez-vous, ma cousine, (A part.) Ça m'amuse de l'appeler ma cousine. (Haut.) Voyez-vous, moi je ne pense rien du tout, parce qu'on n'a rien pu voir, la lanterne ayant dégringolé aussitôt.

MARCEL, à part.

Ça m'a l'air de deux amoureux tout simplement.

LUCILE.

Mais il est temps de nous séparer, mon cousin. Il se fait tard et l'on pourrait s'apercevoir de ma disparition.

OSCAR.

Quoi ! déjà me quitter ?

LUCILE.

Je ne puis tarder davantage. Vous avez ma parole ; je vous promets de lutter de toutes mes forces contre la volonté de mon père.

OSCAR.

C'est ça, nous lutterons.

LUCILE.

Mon cousin, voici ma main.

OSCAR, lui baisant la main.

Un vrai miel, quoi !

LUCILE.

Au revoir, mon bon Marcel. A demain.

OSCAR.

Oui, à demain.

Ils vont se séparer, Suzanne et Antoine arrivent avec des lanternes. Cri général.

SCÈNE XV

LES MÊMES, SUZANNE, ANTOINE.

MARCEL, se montrant.

Tudieu, ma cousine, voilà comme vous tenez votre parole ?

LUCILE.

Marcel !

OSCAR.

Comment ! c'est la fille à Vincent que... Ah ! elle est trop forte celle-là.

ANTOINE, à part.

Ma foi, c'est pas ma faute. Qui qui pouvait savoir qu'ils étaient rentrés.

SUZANNE.

Eh ! bien, vrai ! qui est-ce qui se serait douté de cela ? Mademoiselle Lucile et monsieur Criquet.

OSCAR.

Ah ! minute, minute, je demande à m'expliquer.

SUZANNE.

Fiez-vous donc aux airs bonifaces de ces petits bonshommes-là !

OSCAR.

Ah ! mais c'est que je ne suis, pas un petit *bonshomme* comme vous pensez, moi. Je suis un honnête homme, moi. (à Lucile.) Mais, mademoiselle, dites-leur donc...

SCÈNE XV

LES MÊMES, COURTEMPATTE, GERTRUDE.

ANTOINE, qui a ouvert la porte de l'écurie.

Ah bien, en voilà une autre, sortez, monsieur, sortez. Mais, sortez donc. (Il tire le baron hors de l'écurie.) Hein ! le baron, qu'est-ce que ça signifie ?

GERTRUDE, qui est accourue, regardant Courtempatte.

Ciel ! ça n'était pas Antoine.

COURTEMPATTE, regardant la bonnet qu'il tient, et Gertrude.

Comment ! c'était la servante de l'auberge.

ENSEMBLE.

Air : *Langouste atmosphérique.*

Ah ! palsambleu, la singulière aventure !
 Comment sortir de cette conjoncture,
 De ce mystère trop subtil ?
 C'est une chose, une chose bien obscure
 A laquelle je ne comprends rien je jure.
 Comment cela finira-t-il ?

SCÈNE XVII

LES MÊMES, VINCENT, puis CANICHETTE
et TOUPINEL.

VINCENT.

Ah ! ça, qu'est-ce que tout ce vacarme signifie ? On ne peut donc pas dormir un instant ici. Que vois-je, Lucile !

LUCILE.

Papa, je t'en supplie, ne crois à aucun mal de ma part.

VINCENT.

Ah ! ma fille, si tu savais comme ton pauvre père est indisposé.

LUCILE.

Et vous, Marcel...

MARCEL.

Moi, ma cousine, je vous rends votre parole. (A Oscar.) Quant à vous, monsieur, voici ma carte.

SUZANNE.

Bravo, lieutenant, exterminiez-le, il l'a mérité.

OSCAR.

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse de votre carte ? (La donnant à Vincent.) Tenez, vous, la voilà. Si ça peut vous faire plaisir.

MARCEL.

Allons, monsieur, trêve de plaisanteries.

OSCAR.

Ah ! mais dites donc, ça n'est pas vous qui me ferez peur. Vous n'êtes pas une femme, vous.

VINCENT.

La carte de mon neveu (La donnant à Courtempatte,) Tenez, la voilà. Tiens, le baron. Ah ! ça, tout le monde est donc ici ? Est-ce que vous seriez tous malades aussi ?

SUZANNE.

Ne m'en parlez pas.

MARCEL, à Oscar.

Demain matin à sept heures, à l'entrée du petit bois. Je vous laisse le choix des armes.

OSCAR.

Ah ! vous m'embêtez à la fin. J'accepte tout.

ANTOINE, à Courtempatte.

Monsieur le baron, nous avons aussi un compte à régler.

VINCENT.

Voyons, qu'est-ce qu'il y a? Je vais arranger tout ça.

OSCAR.

C'est monsieur...

MARCEL.

Je n'ai pas d'explications...

LUCILE.

Marcel !

ANTOINE, désignant Courtempatte.

Du tout, c'est monsieur.

COURTEMPATTE.

Pas le moins du monde.

GERTRUDE.

Mon Dieu, mon Dieu!

CANICHETTE, accourant en toilette de nuit.

Qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il donc? Est-ce que l'on se bat par ici?

TOUPINEL, paraissant au haut du mur.

Ah ça, vous autres, ça ne va pas bientôt finir, ce vacarme-là?

TOUS, se retournant.

Le garde champêtre!

TOUPINEL.

Qui vous déclare a tous procès-verbal.

FINAL.

Air : *Ma première femme est morte. (Barbe Bleue.)*

LES HOMMES.

Que voilà des aventures,
Et quelles drôles figures
Presque tous nous faisons là !

LES FEMMES.

Quelle figure ils font là !

LES HOMMES.

Quel est l'étrange mystère
Qui cause notre colère ?

LES FEMMES.

Leur colère (*bis*).

LES HOMMES.

Et fait que tous nous voilà.

LES FEMMES.

Quel forfait ou quel outrage,
Messieurs, cause ce tapage
Au beau milieu de la nuit ?

LES HOMMES.

Quel tapage cette nuit !

LES FEMMES.

Nous voici femmes, amantes,
Près de vous toutes tremblantes,
Par pitié, cessez ce bruit.

LES HOMMES.

Nous voulons faire du bruit.

ENSEMBLE.

Ah ! sur ma parole, ô gué !
Jamais jour ne fut moins gai. *(bis.)*

Rideau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Place de village, à gauche l'auberge du *Grand-Cerf*.

SCÈNE PREMIERE

ANTOINE, COURTEMPATTE.

ANTOINE, un balai à la main.

Oui, monsieur le baron... c'est comme je vous le dis... Il n'y a pas une heure, je les ai vus s'en aller tous deux...

COURTEMPATTE.

Avec des témoins?...

ANTOINE.

Non, monsieur, pas avec des témoins... mais avec des pistolets chargés...

COURTEMPATTE.

En es-tu bien sûr?...

ANTOINE.

C'te bêtise!... A preuve qu'en voyant ça j'ai pas pu m'empêcher de dire : En voilà une mauvaise charge!...

COURTEMPATTE, à part.

Diab!e!... ceci est grave!... (Haut.) Dis-moi... connais-tu bien ce petit Oscar?...

ANTOINE.

Si je le connais?... c'est-à-dire que je le connais sans le connaître!... Je ne suis pas reçu dans sa famille!... Seulement ce que je sais bien, c'est que depuis six mois il habite ici... mange ici... couche ici... sans jamais payer un sou!... Mais ça n'est point mon affaire... ça regarde la patronne... et si j'en cause, c'est parce que j'en parle.

COURTEMPATTE.

Sais-tu s'il est adroit aux exercices du corps?...

ANTOINE.

Aux exercices du cor... ma foi, m'sieu le baron... je ne l'ai jamais entendu en jouer... mais pour ce qui est du flageolet!...

COURTEMPATTE, à part.

L'imbécile!... (Haut.) Je te demande si par exemple dans un duel... tu le crois de force à transpercer son adversaire!...

ANTOINE.

Oh! pour ça oui... à moins cependant qu'il ne le manque!... vous savez... ça s'est vu!...

COURTEMPATTE, à part.

Décidément je n'apprendrai rien de cet animal!... (Haut.) Au moins peux-tu me dire de quel côté ils se dirigeaient?

ANTOINE.

Oui, m'sieu le baron... J' sais bien qu'ils doivent se battre à la lisière du petit bois... mais comme l'on m'a défendu de le dire...

COURTEMPATTE.

Suffit!... Tiens, voici de quoi récompenser ton silence!...

Il lui donne une pièce de monnaie.

ANTOINE.

Ah! m'sieu le baron!... (A part.) Cinq francs... une pièce de cinq francs!... Avec ce que j'ai déjà ça me fait juste neuf francs trente-cinq pour entrer en ménage!... Et dire que cette nuit je voulais le démolir... un si brave homme!...

Il balaie.

COURTEMPATTE, à part.

Si pourtant ce petit Oscar... avait l'heureuse idée de me délivrer du lieutenant... quel débarras... Car j'en suis sûr... il ne me laissera pas épouser ainsi sa cousine... Cent mille francs ça ne se trouve pas tous les jours!... Ah! ma foi, tant pis... je risque tout!... (Appelant.) Antoine!...

ANTOINE.

Monsieur le baron!...

COURTEMPATTE, lui donnant une lettre.

Tiens!... voici une lettre que tu porteras à la poste!...

ANTOINE.

Tout de suite!...

COURTEMPATTE.

A propos... sais-tu lire?...

ANTOINE.

Quelquefois... monsieur le baron.

COURTEMPATTE.

Eh! bien... aujourd'hui tu ne sauras pas lire!...

Il lui redonne cinq francs.

ANTOINE.

Suffit, monsieur le baron !... (A part.) Encore cent sous !... mais c'est une vraie tire-lire que ce baron-là !...

COURTEMPATTE, à part.

Dix mille francs, c'est dur !... Pourvu que Canichette m'oublie à ce prix !... Bah !... avec les dix mille autres que je lui promets sur la dot de ma future..., cela suffira bien, je pense !...

Il va pour sortir.

ANTOINE.

Monsieur le baron ne désire pas autre chose ?

COURTEMPATTE.

Non, merci !...

Il sort.

ANTOINE, regardant ses dix francs.

C'est dommage !...

SCÈNE II

ANTOINE, puis, VÉLOCE.

ANTOINE, seul.

Ah ! ça, pourquoi m'a-t-il si bien recommandé de ne pas savoir lire aujourd'hui ?... Est-ce que par hasard cette lettre cacherait un secret ?... Après ça qu'est-ce que cela me fait !... Ça ne me regarde pas !... Pourtant... puis qu'il m'a donné cent sous !... Bah !... (Lisant.) « A mademoiselle Canichette... à Paris... valeur dix mille francs... » Qui ça peut-il bien être... mademoiselle Canichette ? quelque pas grand'chose !...

Air :

Si j'en juge à ce petit nom
De Canichette, je présume
Que c'est quelque petit trognon
Déluré, selon la coutume.
Sans doute, une femme de rien
Qui dans le grand monde se pique,
En lui faisant manger son bien,
D'être une biche économique.

Enfin !... ça le regarde.

VÉLOCE, entrant.

Ouf !... Encore une de faite !...

ANTOINE.

Tiens !... voici justement le père Véloce... Ça va bien, m'sieu Véloce !...

VÉLOCE.

Eh ! oui... comme un homme qui vient de faire sa petite tournée...

ANTOINE.

Vous ne pouviez tomber plus à propos !... Voici une lettre que je devais remettre au bureau.... mais puisque vous v' là !...

VÉLOCE, prenant la lettre.

Avec plaisir, mon gaillard !...

ANTOINE.

A charge de revanche !... (Mystérieusement.) Dites donc... vous ne savez pas la grande nouvelle ?...

VÉLOCE.

Quelle nouvelle ?...

ANTOINE.

Chut !... c'est un secret !... j' peux compter sur votre discrétion ?...

VÉLOCE.

Comme sur la vôtre !

ANTOINE.

Eh ! bien !... c'est le flageolet... qu'est parti avec le neveu de monsieur Vincent s'homicider dans le petit bois !...

VÉLOCE.

Pas possible !...

ANTOINE.

C'est la vérité vraie !... Seulement comme ils m'ont bien défendu de le dire !... vous comprenez, à cause des potins !...

VÉLOCE.

Est-ce qu'ils y sont encore ?...

ANTOINE.

Voilà une heure qu'ils sont partis !... faut croire qu'ils se seront tués tous les deux !...

VÉLOCE.

Et vous ne les en avez pas empêchés ?...

ANTOINE.

Jamais !... cela n'est pas mon affaire !...

VÉLOCE.

Comment... c'est vous qui laissez deux braves jeunes gens !... cela est impossible.... je cours prévenir les autorités...

ANTOINE.

Gardez-vous en bien !... et mon secret !...

VÉLOCE.

Je m'en fiche pas mal!... eh! mais... qu'est-ce que je vois!... on dirait... mais ce sont eux!...

ANTOINE.

Pas possible!... mais oui... les v'là qui reviennent bras dessus bras dessous... ô les lâches, les capons!.. Ah! je disais bien, moi, que c'étaient des braves pour rire!...

SCÈNE III

LES MÊMES, MARCEL, OSCAR, TOUPINEL.

MARCEL, entrant.

Quand je pense que nous allions nous démolir tous les deux... pour une semblable bêtise!...

OSCAR.

Et tout cela faute de s'entendre!... Voyez-vous, quand on veut se battre, on devrait toujours commencer par se raccommoder.

MARCEL.

Cré nom!... c'est que j'étais furieux... et sans monsieur qui est venu nous prendre au collet!...

TOUPINEL.

Ecoutez donc!... le devoir avant tout!... le fait est que j'en ignorions complètement... quand à c' matin une petite femme étions venue chez moi .. m'informer de la chose!...

MARCEL.

Une femme? ..

TOUPINEL.

Alors j'ons pris ma plaque, mon sabre... et mes jambes à mon cou... j' sommes accouru... et j' vous ons pincés.

MARCEL.

Mais cette femme?...

TOUPINEL.

Oh! pour ça, j' la connaissons point!... mais j' croyons bien que c'est une dame de Paris.

MARCEL.

Diable!... est-ce que ce serait!...

OSCAR.

Peut-être celle qui est arrivée ici... hier! ..

MARCEL.

Mais comment a-t-elle pu savoir?...

TOUPINEL.

J' pouvons pas vous dire?...

MARCEL.

Je ne la connais pas!...

ANTOINE.

J' vas vous dire moi!... ce matin elle vous a vus partir...
de sa fenêtre... voilà!...

MARCEL.

Ça n'est pas clair!...

OSCAR.

Décidément toutes les femmes s'en mêlent!... Depuis ma-
demoiselle Lucile... jusqu'à Gertrude!...

ANTOINE, vivement.

Gertrude est restée, pure... monsieur, je le sais!...

MARCEL.

Qui est-ce qui te dit le contraire?... imbécile.

ANTOINE.

Encore!... Ah! ça... qu'est-ce que j'ai donc fait?... Tout le
monde m'appelle imbécile aujourd'hui.

OSCAR.

Oh! les femmes!... les femmes! il faut qu'on les trouve
partout.Air : *De la Périchole.*

Les femmes (*bis*) il n'y a qu'ça!
Tant que la terre tournera,
Tant que le monde existera,
Les femmes (*bis*) on n'verra qu'ça,
Tant que la terre tournera
On ne verra qu'ça.

Quand vous naissez, c'est une femme
Qui d'abord vous donne le jour.
Puis on vous emmaillote et, dame!
Une autr' vous allaite à son tour.

ANTOINE.

Vous grandissez, c'est une femme
Qui fixe vos yeux de vingt ans!
Plus tard vous lui donnez votre âme,
Elle vous fait... mille tourments.

Les femmes, etc.

MARCEL

Vous vieillissez, c'est votre femme
Qui vous soigne en grondant tout bas,

Puis vous trépassiez, et madame
Vous pleure ou ne vous pleure pas.
Les femmes, etc.

MARCEL.

Enfin... tout s'est arrangé pour le mieux... c'est le principal!...

OSCAR.

Heureusement!...

MARCEL.

Voyez-vous, quand on ne parle pas on ne s'entend jamais!..

ANTOINE.

Ça, c'est bien vrai!...

OSCAR.

Aussi, nom d'un petit bonhomme, si je ne parle pas... j'écirai... et je dirai tout à madame Suzanne!... Si elle ne me répond pas... tant pis!... il y a une rivière à l'extrémité du pays!...

ANTOINE.

Ah! mon Dieu!...

MARCEL.

N'allez pas faire d'imprudence!...

OSCAR.

Oh! non! je suis trop timide... Seulement comme il y a une rivière... je la mettrai pour toujours entre elle et moi!...

MARCEL.

Vous vous quitteriez?...

OSCAR.

Hélas!... En attendant... j'aimerais assez à me rafraîchir!... La chaleur et l'émotion... tout ça m'a remué!... je demande à trinquer avec le père Toupinel!...

TOUPINEL.

C'est pas de refus... monsieur Oscar!...

OSCAR.

A la gloire de mes premières armes!...

TOUPINEL.

A la santé des blessés!... (A Antoine et Véloce.) Allons, vous autres!... par file à gauche... marche!...

VÉLOCE.

J'vous emboîtons, père Toupinel.

ENSEMBLE.

Air : *Du Papillon. (Chilpéric.)*

Quand il s'agit de boire
J'en suis. Le vin vraiment

Nous conduit à la gloire
Allons-y donc galement.

Ils sortent.

SCÈNE IV

MARCEL, seul.

Le petit flageolet a beau dire... moi je suis toujours dans la même position... Pas plus avancé qu'hier!... Si encore j'avais pu causer un instant avec ma cousine!... Mais cette maudite aventure!... Cré nom!... c'était bien la peine d'abandonner le régiment!... Mais tu me le paieras, monsieur le baron!... A-t-on jamais vu... parce que ça porte un titre!... Si ça ne fait pas souffrir. Oh! bien sûr je finirai par éclater.

SCÈNE V

MARCEL, SUZANNE, LUCILE.

LUCILE.

Enfin le voici!...

MARCEL.

Ma cousine!...

SUZANNE.

Eh! bien... monsieur, nous venons d'en apprendre de belles!

LUCILE.

Vous m'avez fait une peur!...

SUZANNE.

Provoquer ce pauvre Oscar!...

MARCEL.

Voyons!... Rassurez-vous... Nous ne sommes pas morts et votre protégé se porte à merveille!...

LUCILE.

C'est égal... risquer de vous faire tuer!...

MARCEL.

L'affaire s'est arrangée!... Et maintenant... je n'ai plus qu'à demander pardon à ma chère cousine... et... (A Suzanne.) à vous présenter les hommages les plus incendiaires de monsieur Oscar Criquet!...

SUZANNE, riant.

Comment?... vous aussi!... Vous êtes au moins le dixième qu'il charge ainsi de me déclarer sa flamme!...

MARCEL.

Soyez sans crainte!... Il a juré de vous en dire deux mots à la prochaine occasion!..

SUZANNE.

Sapristi!... vous faites bien de me prévenir!... Mais parlons un peu de vous!... Qu'est-ce que vous comptez faire?...

MARCEL.

Que voulez-vous que je fasse?.. Mon oncle est trop têtù pour céder!... Il ne me reste plus qu'à m'expatrier... si je ne veux point faire un mauvais parti au baron.

LUCILE.

Alors il me faudra épouser un homme que je n'aime pas... et vivre toujours malheureuse!...

MARCEL.

Malheureuse! Hélas! ma pauvre Lucile, que veux-tu. Ton père a cela dans la tête, il ne voudra jamais en démordre.

LUCILE.

Et moi je te donne ma parole que je n'en épouserai jamais un autre que toi.

MARCEL.

Bien vrai?

LUCILE.

Bien vrai!

MARCEL.

Tiens, tu me remets du baume dans l'âme.

Air : *Lettre de la Périchole.*

O ma cousine, je te jure
Que je t'aime de tout mon cœur,
Et que je veux, sois en bien sûre,
Accomplir tout pour ton bonheur.
Et d'abord, sentiment bizarre,
Je prétends être, en vérité,
Chose inconnue, ou du moins rare,
Un chien pour la fidélité.
Jamais un mensonge en ma bouche
Ne viendra te contrarier,
Et jamais une action louche
Chez moi ne pourra se frayer.
Tes jours seront d'or et de soie,
Tu feras ce que tu voudras,
Bref! je te promets plus de joie,
Que jamais tu n'en rêveras.

O ma cousine, je te jure
Que je t'aime de tout mon cœur,
Et que je veux, sois en bien sûre,
Accomplir tout pour ton bonheur.

SUZANNE.

Du reste!... rassurez-vous!... Je sais ce que c'est que toutes ces amours contrariées.. car moi aussi j'ai commencé par épouser un homme que je n'aimais pas!... Il s'appelait Plumeau, quel nom!.. et dirigeait l'auberge du Grand-Cerf!.. Par bonheur... monsieur Plumeau eut le bon esprit de me laisser veuve au bout de deux ans... et je me suis bien juré de n'épouser désormais qu'un homme qui me plairait... Je crois l'avoir découvert... et comme je veux vous faire partager mon bonheur... foi de veuve Plumeau... il faudra bien que le baron renonce à vous.

LUCILE.

Vous feriez cela!...

SUZANNE.

Tout comme dans les romans!...

LUCILE.

Que vous êtes bonne!...

SUZANNE.

Air : *Et comme en ces pays comiques. (Fleur de thé.)*

L'amour est un roman qu'en rose
Chacun voit, que chacun parcourt
Quand, soudain pour corser la chose,
Le traître en plein chapitre accourt ;
Mais la frayeur est passagère,
Un gai soleil chasse l'émoi,
Et l'on voit toujours la bergère
Finir par épouser le roi...

MARCEL.

Madame Suzanne... touchez là... vous êtes un homme!..

SUZANNE.

Un peu, mon lieutenant!... Mais j'aperçois monsieur Vincent qui se dirige de ce côté!... Fuyez vite... je me charge d'ouvrir le feu!...

MARCEL.

Montrez-vous bon général!...

SUZANNE, à part.

Je tâcherai!...

Marcel sort avec Lucile.

SCÈNE VI

SUZANNE, puis VINCENT.

VINCENT.

Tiens!... c'est notre charmante hôtelière!

SUZANNE.

Monsieur Vincent!...

VINCENT.

Quel air sombre et mélancolique... On dirait que vous avez quelque chose!...

SUZANNE.

Pourtant je n'ai rien!...

VINCENT.

Comme vous dites cela!...

SUZANNE.

Dame!... c'est que...

VINCENT.

Pourquoi cet air mystérieux?

SUZANNE.

Je ne sais trop comment vous apprendre...

VINCENT.

Quoi donc?... une nouvelle?...

SUZANNE.

Terrible... monsieur Vincent!...

VINCENT.

Ah! mon Dieu!... Vous m'effrayez!...

SUZANNE, à part.

Ça mord!... (Haut.) Je n'oserai jamais...

VINCENT.

Mais parlez donc... parlez... vous voyez bien que je suis sur des épines!...

SUZANNE.

Eh! bien!...

VINCENT.

Qu'y a-t-il?...

SUZANNE.

Il y a... que monsieur Marcel...

VINCENT.

Mon neveu!...

SUZANNE.

Vient de prendre la fuite... avec votre fille!...

VINCENT.

Ma fille!... le gredin aurait enlevé ma fille?...

SUZANNE.

Tout à l'heure!...

VINCENT.

Vite... le télégraphe... une dépêche...

SUZANNE.

Mais il n'y a pas de télégraphe dans le pays!...

VINCENT.

Comment faire?... Ma fille... mais qui vous a donc fait savoir?...

SUZANNE.

Je le savais d'avance!...

VINCENT.

Que me dites-vous là?...

SUZANNE.

Je leur ai même prêté une voiture...

VINCENT.

Vous?...

SUZANNE.

Dame!... ces enfants... ils s'aimaient... Vous vouliez les séparer... Moi j'ai cru devoir faire leur bonheur en les réunissant.

VINCENT.

Ah! c'est trop fort... Heureusement que les gendarmes sont là!...

SUZANNE.

Mais il n'y a pas plus de gendarmes que de télégraphe dans le pays!...

VINCENT.

Comment, rien...

SUZANNE.

Absolument rien!...

VINCENT.

A-t-on jamais vu?... favoriser un enlèvement... comme ça... à brûle pourpoint... sans crier gare...

Air : Lapin de ma femme.

Lorsque sur mes pas se présente
Une aussi perfide action,
On comprendra que je ressente
Une certaine émotion.

Sans crier gare,
 Dans la bagarre,
 Un beau cousin que j'évitai longtemps,
 L'œil en coulisse,
 Chez moi se glisse,
 Eulev' ma fill', la perle des enfants.
 Sans consulter Mathieu d'la Drôme,
 Pensez ce que j' dois éprouver,
 Moi qui n' vis mêm' jamais enl'ver
 Le ballon d' l'hippodrome. (bis).

Savez-vous, madame... que j'aurais le droit de vous traîner
 devant les tribunaux ?...

SUZANNE.

Eh ! quoi... lorsque je fais trois heureux au lieu de trois
 malheureux... vous m'adrez des reproches... car enfin si
 votre fille avait épousé le baron, monsieur Marcel se serait
 tué du coup...

VINCENT.

Vous croyez ?...

SUZANNE.

Certainement !... Et d'une ?... Ensuite .. mademoiselle
 Lucile.. n'aurait pas manqué de s'empoisonner.

VINCENT.

Ah ! ça... Qu'est-ce que vous me chantez donc là, vous ?...

SUZANNE.

Là dessus monsieur le baron s'empare de la dot... et saute
 de joie... lorsque survient un filou... qui lui plante un poi-
 gnard dans le dos... et se sauve avec le magot !... Pas le
 mari... la dot !... Et voyez jusqu'où va la fatalité... le filou
 se laisse pincer... on le condamne... et on l'exécute... ce qui
 fait quatre au lieu de trois !...

VINCENT.

Ah ! ça, me prenez-vous donc pour un imbécile ?...

SUZANNE.

Il serait si simple de leur écrire : « Mes chers enfants,
 mariez-vous et venez chercher ma bénédiction. »

VINCENT.

Jamais !... Lucile épousera le baron !...

SUZANNE.

Et moi je vous dis qu'elle ne l'épousera pas !...

VINCENT.

Madame !...

SUZANNE.

Ah ! monsieur Vincent. . vous ne voulez pas nous céder...
 Eh ! bien... vous en apprendrez de belles sur votre baron !...
 Je ne vous dis que ça !...

Elle sort.

VINCENT.

Enlever ma fille ! Je cours prévenir le garde champêtre.

Il sort.

SCÈNE VII

ANTOINE, OSCAR, TOUPINEL, VÉLOCE.

Ils entrent à moitié gris, en se donnant le bras. — Oscar a mis les bottes et la casquette du facteur qui est en bras de chemise et porte sa boîte en bandoulière.

ENSEMBLE.

Air : *Chœur des soldats. (Petit Faust.)*

Joyeux buveurs, de ce siècle la gloire,
 On chant' toujours Vénus,
 Mais nous qu'aimons à rire comme à boire,
 Il faut chanter Bacchus.
 Atchi !

Ils étourneut.

OSCAR, désignant Toupinel.
 Un gard' champêtr' digne
 Jamais ne rechigne ;
 Il empêch' qu'on touche à la vigne.

TOUS.

Et s'il n'y a pas de vigne ?

OSCAR.

Il empêch' qu'on force sa consigne.

TOUS.

Et s'il n'a pas de consigne ?

O- CAR.

Il empêch' autr' chos' d'indigne.

TOUS.

Et s'il n'y a pas autr' chos' d'indigne ?

OSCAR.

Oh ! voyons, voyons, en cherchant bien on finirait peut-être par trouver.

Ah ! dame, s'il n'y a pas autr' chos' d'indigne,
 Lors il se voit forcé d'en pêcher... à la ligne.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

OSCAR.

C'est égal, ça n'est pas pour dire. . mais, vrai, je crois que le facteur a son plumet.

VÉLOCE.

Avec ça que tu n'étais pas aussi éméché que les autres!...

ANTOINE.

Voilà-t-il pas... pour quelques méchants litres à douze!...

OSCAR.

Silence!... (Montrant l'auberge.) Vous ne voyez donc pas?...

TOUS.

Quoi donc?...

OSCAR.

La maison qui change de place!... Tiens... Toupinel aussi...
qui change de place... (Fredonnant.)

Tout tourne, tourne, tourne,

Tout danse, danse...

ANTOINE.

Oscar?... veux-tu que je te dise... t'es en ribotte!...

VÉLOCE.

Un peu qu'il est en ribotte!...

OSCAR.

Jamais!... Dis donc, Toupinel... mon frère, qu'est-ce que
tu en penses, toi?...

TOUPINEL.

Mille canons... de petit bleu... moi j' pense. . j'en savons
rien c' que je pensons... mais à coup sûr... j' sons pour
mon sabre et ma plaque... et vive monsieur le maire!...

OSCAR.

Il est à croquer... J'en demande une tranche!...

ANTOINE.

Merci, il est trop mûr!...

VÉLOCE.

Toupinel!...

TOUPINEL.

Mon vieux!...

VÉLOCE.

Moi, je demandons à t'embrasser!...

OSCAR.

C'est ça... faut embrasser Toupinel!... D'abord, nous
sommes tous frères!... Voulez-vous que je vous chante quel-
que chose là-dessus?...

ANTOINE.

J'aime mieux boire!...

VÉLOCE.

Embrassons d'abord Toupinel!...

TOUPINEL.

Mes amis... mes frères!... (Ils se tombent dans les bras.) Mes
excellents frères!... j'étais ému!...

OSCAR.

Nous sommes tous émus !...

TOUPINEL.

Ma voix est altérée !...

OSCAR.

Nous sommes tous altérés !...

TOUPINEL.

Et vive monsieur le maire !...

TOUS.

Vive monsieur le maire !...

Ils se séparent.

OSCAR.

Cette scène m'a vivement touché... Je demande à faire une confidence !...

ANTOINE.

Oscar, nous buvons tes paroles !...

OSCAR.

Avez-vous jamais connu l'amour ?...

ANTOINE.

Je la connais !

OSCAR.

Il est bon que vous sachiez tous que j'ai aimé... oui j'ai aimé... d'un amour pur et sans tache... J'ai aimé... et je n'ai pas été aimé !... Pourtant c'était une femme jeune et belle !... Et moi aussi j'étais jeune et beau !... Je ne vous dirai pas son nom... parce que c'est un secret... mais elle tenait l'auberge du Grand-Cerf... et moi je jouais du flageolet sous ses fenêtres.

VÉLOCE, attendri.

M'ame Suzanne !...

OSCAR.

Qui est-ce qui te l'a dit ?...

VÉLOCE.

Je l'ai deviné tout seul.

OSCAR.

Eh ! bien, oui... c'était elle !... Et je faisais des vers à son intention !... Mais n'osant pas lui avouer ma flamme... j'ai préparé cette petite lettre où je lui dis tout !... Quand elle l'aura lue elle m'aimera !... parce que si elle ne m'aime pas... ça me fera de la peine... Allez, c'est bien triste tout ça !...

ANTOINE, ému.

Oh ! voui va !...

Ils s'embrassent.

ANTOINE.

Moi... j' sons pour ma plaque et mon sabre !... Et vive monsieur le maire !...

OSCAR, donnant la lettre à Antoine.

Tiens, lis un peu pour voir !...

ANTOINE, la donnant à Toupinel.

C'est ça !...

OSCAR.

Pourquoi que tu ne la lis pas ?...

ANTOINE

Parce que ça me ferait trop pleurer !...

TOUPINEL, passant la lettre à Vélocé.

J' pourrons jamais !...

VÉLOCE, la mettant dans sa boîte.

Ni moi non-plus !...

OSCAR.

Alors... il faut que vous juriez de m'aider tous les trois...

TOUS.

C'est ça !... nous le jurons...

OSCAR.

Merci... merci !... vos vœux ont traversé le côté gauche de mon gilet de flanelle !... Je me sens tout regaillardir.

ANTOINE.

Je demande à boire quelque chose !...

OSCAR.

Allons boire quel que chose !... c'est égal je dois avoir une drôle de tête avec les bottes de Vélocé !.

VÉLOCE.

Certainement !...

OSCAR, se pinçant le nez.

Oh ! oui les bottes !...

Air : De la Vénus aux carottes.

Grâce à ses bottes, du matin jusqu'au soir,
L' facteur rural, qu'il vente ou bien qu'il grêle,
Marche toujours et chacun peut le voir
Vers le client s'en aller plein de zèle.
Aussi partout, grâce à sa belle ardeur,
Riches ou pauvres, grand's dames ou cocottes,
Auprès de tous il est en bonne odeur.

Voilà l' facteur,

Le facteur et ses bottes ! (*bis.*)

Ils pincent un léger cancan.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SUZANNE, LUCILE, CANICHETTE.

SUZANNE.

Que vois-je ?...

LUCILE.

Mais i's sont ivres!...

ANTOINE, à part.

Bigre.. la patronne!...

SUZANNE.

Monsieur Oscar?...

OSCAR.

Madame Suzanne!...

SUZANNE.

Dans quel état vous êtes-vous mis?...

OSCAR.

Dans l'état de musicien!...

SUZANNE.

Vous que j'estimais... que je croyais un jeune homme convenable!...

LUCILE.

Et en quelle compagnie?...

VÉLOCE, à Toupinel.

Vas-y donc!...

TOUPINEL, à Antoine.

Vas-y donc!..

ANTOINE, à Oscar.

Mais vas-y donc, toi.

OSCAR.

Eh! bien... oui... j'irai... (À Suzanne.) Et je vais tout vous dire!...

SUZANNE, à part.

Enfin!...

OSCAR, à Antoine.

Passe-moi la lettre!...

ANTOINE, à Toupinel.

Il demande la lettre!...

TOUPINEL, à Véloce.

Passe-lui la lettre.

VÉLOCE, tirant une lettre de sa boîte.

Voilà! voilà!

TOUPINEL, passant la lettre à Antoine.

Voilà!...

ANTOINE, passant la lettre à Oscar.

Voilà!...

OSCAR.

Madame Suzanne!...

SUZANNE.

Monsieur Oscar!

OSCAR, à part.

Je n'oserai jamais!... (A Antoine.) Repasse-la au facteur qu'il la donne.

ANTOINE, à Toupinel.

Passe-la au facteur!...

TOUPINEL, à Véloce.

Tiens, donne-la toi-même.

VÉLOCE, prenant la lettre.

Volontiers puisque c'étions m' n'état!...

Il la donne à Suzanne.

SUZANNE, la prenant.

Donnez!... (Lisant.) Mademoiselle Canichette... à Paris!...

CANICHETTE.

Canichette!... mais c'est pour moi!... Elle prend la lettre.

VÉLOCE, cherchant dans sa boîte.

J' m'étions probablement trompé!... alors ça doit-être celle-ci!

Il donne une autre lettre à Suzanne.

OSCAR, à part.

Que va-t-il se passer?...

CANICHETTE, à part.

Oh! le traître!

SUZANNE, qui a lu.

Mais c'est une déclaration!...

LUCILE.

D'amour?...

SUZANNE.

Et rimée!... vous allez voir!...

OSCAR, bas à ses amis.

Ah! calez-moi, je ne me tiens plus.

SUZANNE, lisant.

Air : De la lettre de Métella.

Trop charmante hôtelière,

Écoutez la prière

D'un malheureux et timide garçon,

Qui dès longtemps soupire

Sans jamais oser dire

Ce qu'aujourd'hui vous dira sa chanson.

Comme son cœur elle est, dame! un peu triste,

Car le bonheur sembla le fuir, hélas!

Sur votre nom si parfois il insiste,

Chère Suzanne, ah! ne vous fâchez pas.

Un jour dans cette ville

Inconnu, malhabile,

Bien ignorant, je m'en vins échouer.

De votre complaisance,

De votre bienfaisance
 Je n'eus alors que trop à me louer ;
 Puis vos beaux yeux et votre gai sourire,
 Votre fraîcheur, vos charmes, vos appas,
 Tout s'unissant en vous pour me séduire,
 Je devins fou !... je vous le dis tout bas.
 Souvent tête brûlante,
 Poitrine haletante,
 Je me glissais, lorsque venait le soir,
 Près de votre fenêtre,
 Priant de tout mon être
 Le ciel de me permettre de vous voir,
 Puis vous voyant, mon âme toute pleine
 De ce bonheur, hélas ! si passager,
 Je m'enfuyais jusqu'à perte d'haleine,
 Et là, tombant, je venais à songer
 A mille et mille choses
 Aussi folles que roses,
 A me créer un avenir riant,
 Je le dis à ma honte,
 A me forger maint conte
 Plus merveilleux que ceux de l'Orient;
 Et lorsqu'enfin ma tête reposée
 Chassait au loin cet or et ce satin,
 Je m'éveillais le front dans la rosée,
 Et je pleurais, car j'étais au matin.
 J'étais à la souffrance,
 A ma triste existence,
 Au dur labeur, à la réalité.
 Désespérant fantôme,
 Je me voyais atôme,
 Et vous reflet de la divinité.
 J'ai résisté pendant mainte semaine,
 Mais de mon mal j'ai vu croître le feu,
 Je n'y tiens plus, je succombe à la peine
 Et viens enfin vous faire cet aveu.
 Suzanne, je vous aime
 De passion extrême ;
 Dites un mot, ce mot qui me manquait,
 Et je suis votre esclave,
 Non plus timide.... brave,
 Pour vous servir... Simplicie, Oscar Criquet.

LUCILE, à part.

Comme il l'aime !...

CANICHETTE, à part.

Ce n'est pas Courtempatte qui m'en écrirait autant !...

SUZANNE.

Est-il bien vrai, monsieur Oscar, ... que cette lettre...

OSCAR.

Elle vous a dit la vérité.

Air : *De l'enflammé.*

Puisqu'il faut parler à mon tour,
Je veux vous peindre mon amour.
Je veux dire de quelle ardeur
Pour vous se consume mon cœur.
Belle Suzanne, apprenez donc
Que vous seule avez eu le don
De retourner le cercelet
D'un infortuné flageolet.

Belle, vous m'avez tant tagueniguené,
Goguené, goguené,
Crème des hôtelières,

Belle, vous m'avez tant tagueniguené,
Goguené, goguené,
Pour vous aimer. (*bis*)

Pour vous, Suzanne, on donnerait
Sa veste et son gilet,
Jusqu'à ses jarr'nières ;

Pour vous, Suzanne, on donnerait
Sa veste, son gilet
Et son flageolet.

Pan pan, rapetipeton, rapatipeton,
Rapatipétaine,
Rapatipeton.

SUZANNE.

C'est bien, monsieur Oscar ! . Plus tard je vous donnerai
ma réponse !... En attendant (*Appelant.*) Gertrude ! . . (*Gertrude*
paraît.) Une tasse de thé pour monsieur...

ANTOINE

Pour moi aussi !...

VÉLOCE et TOUPINEL.

Pour nous aussi !...

SUZANNE, à Gertrude.

Allez !...

OSCAR.

Et servez Claud !...

ENSEMBLE.

Boum !

Reprise du refrain. Ils suivent Gertrude à l'auberge.

SCÈNE IX

SUZANNE, LUCILE, CANICHETTE.

SUZANNE.

Eh ! bien... qu'est-ce que vous dites de cela ?

LUCILE.

Je dis que vous avez plus de bonheur que moi ! ..

SUZANNE.

Pauvre enfant !... c'est vrai... moi qui oubliais !...

CANICHETTE.

Que mademoiselle se rassure, je lui donne ma parole qu'elle n'épousera pas le baron !...

LUCILE.

Ah ! madame ! ..

CANICHETTE.

Car c'est à moi qu'il doit dûment et légitimement s'unir.

SUZANNE.

Il se pourrait, mais comment parviendrez-vous ?...

CANICHETTE.

A l'aide de cette lettre qu'il m'adressait et qui ouvrira les yeux de monsieur Vincent. C'est un adieu que le traître me faisait. Mais je l'aperçois, laissez-moi faire.

Elle sort.

SCÈNE X

LUCILE, SUZANNE, COURTEMPATTE,

puis VINCENT.

COURTEMPATTE.

Eh ! bien, mesdames, quelles nouvelles de nos champions, quel résultat ?

SUZANNE.

Soyez heureux, monsieur le baron, il n'y a eu aucun mal de part, ni d'autre, et nos deux adversaires sont maintenant les meilleurs amis du monde.

COURTEMPATTE, à part.

Âïe ! voilà qui me chiffonne.

VINCENT, à Lucile.

Eh ! bien, ton cousin, l'as-tu jugé maintenant ? Es-tu suffisamment revenue sur son compte ?

LUCILE.

Mais non, papa, pourquoi ça ?

VINCENT.

Comment, tu penses encore à ce buveur de sang ?

LUCILE.

Mais puisqu'il ne s'est pas battu.

VINCENT.

Laisse-moi donc tranquille, tu ferais croire que c'est par délicatesse.

SUZANNE.

Vous avouerez bien pourtant que monsieur Marcel est plus fort que monsieur Oscar.

VINCENT.

Ah ! je vous conseille de parler, vous, avec vos sottises histoiriques qui m'ont donné la chair de poule.

LUCILE.

Papa !

VINCENT.

Ah ! l'on m'y repincera, dans cette auberge de malheur.

COURTEMPATTE.

Voyons, Vincent, pas d'emportements. Nous touchons à un trop heureux moment pour chercher dispute à qui que ce soit. Oubliez toute rancune en faveur de mon mariage, hein ?

VINCENT.

Au fait, vous avez raison, mon gendre... vous avez raison. Causons donc peu, mais causons bien.

SUZANNE, à Courtempatte.

Ainsi vous tenez de plus en plus à épouser mademoiselle Lucile ?

COURTEMPATTE.

Mais je crois bien. Ah ! ça, pourquoi diable tenez-vous tant à rompre cette union ?

SUZANNE.

Une idée à moi. Qu'est-ce que vous voulez, j'ai donné ma parole à monsieur Marcel.

COURTEMPATTE.

Je m'en fiche pas mal. Je prétends épouser et j'épouserai.

SUZANNE.

Alors, tant pis pour vous. Vous l'aurez voulu. (Elle fait un signe.) Que la fête commence.

SCÈNE XI

LES MÊMES, CANICHETTE, elle accourt complètement voilée.

COURTEMPATTE.

Quelle est cette femme voilée ?

CANICHETTE.

Tu ne t'en doutes pas un peu.

COURTEMPATTE.

Ah ! dites donc, tâchez donc de ne pas me tutoyer ?

CANICHETTE.

Voyez-vous ça.

COURTEMPATTE.

Et d'abord, qui êtes-vous ?

CANICHETTE.

Qui je suis ? il le demande. Mais je suis une personne de la noce, que tu avais oublié d'inviter.

Elle ôte son voile.

COURTEMPATTE, atterré.

Canichette!

VINCENT.

Mon gendre, qu'est-ce que cela signifie ?

CANICHETTE.

Cela signifie que monsieur m'avait promis le mariage et qu'il est venu reverdir ici. Voilà.

COURTEMPATTE.

N'en croyez rien, c'est une calomnie.

CANICHETTE.

Une calomnie ! (Donnant la lettre à Vincent.) Lisez plutôt.

VINCENT, lisant.

« Ma petite Nichette... »

COURTEMPATTE, à part.

Je voudrais bien m'en aller.

VINCENT.

« Pardonne-moi de te quitter ainsi, mais il le faut, je me marie. Que veux-tu, je suis ratissé et j'ai la veine de rencontrer un vieil idiot » Vieil idiot ! « qui consent à me donner sa fille, une petite grue... »

LUCILE.

Petite grue !...

CANICHETTE, continuant de mémoire et vivement.

« Je joins à la présente une traite de dix mille francs sur mon banquier, c'est tout ce qui me reste. Je t'en promets autant sur la dot future, etc., etc. »

VINCENT.

Cela me suffit, monsieur le baron.

LUCILE.

C'est horrible!

SUZANNE, à Vincent.

Eh bien ?

VINCENT.

Et je reprends ma grue... ma fille. (La pressant dans ses bras.) Pauvre ange !

COURTEMPATTE, à part.

Du mélodrame à présent.

VINCENT.

Je vous la reprends, entendez-vous ? Et si jamais vous osez prétendre .. Pauvre ange!

LUCILE.

C'est affreux !

SCÈNE XII

LES MÊMES, MARCEL, OSCAR,

OSCAR.

Enfin, ça va mieux, le thé m'a complètement remis.

MARCEL.

Tiens, pourquoi cette réunion de famille ?

CANICHETTE.

Monsieur Marcel, vous ne pouviez venir plus à propos.
Nous parlions de votre mariage.

MARCEL.

A moi ?

CANICHETTE.

Puisque vous épousez mademoiselle.

MARCEL.

Que me dites-vous là ?

COURTEM PATTE.

Un instant, permettez.

CANICHETTE, *bas*.

Si vous ne dites pas comme moi, je vous arrache les yeux.

MARCEL.

Epouser ma cousine. Ah ! mon oncle, voilà qui est bien.

VINCENT.

Epouser Lucile ! Mais je n'ai jamais dit cela.

SUZANNE.

Dites-le donc une bonne fois. Cela fait que nous nous marierons le même jour.

VINCENT.

Comment, vous aussi vous vous mariez ?

SUZANNE.

Avec monsieur Criquet.

OSCAR.

Ciel de lit !

Il se laisse tomber dans les bras de Vincent

VINCENT.

Plaînez-vous donc.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, VÉLOCE, TOUPINEL, ANTOINE,
GERTRUDE.

TOUPINEL.

Qui est-ce qui avions crié : Ciel ?

OSCAR.

Ah ! mes amis, mes chers amis, si vous saviez.

TOUS.

Quoi donc ?

OSCAR.

Elle consent à m'épouser, à devenir madame Criquet.

VÉLOCE

Criquet. Comment, vous seriez ce Criquet ?...

OSCAR.

Je suis lui-même.

VÉLOCE.

Que je cherchons depuis trois jours. Tenez, v' là une lettre que j'avons pour vous.

Il la lui donne.

OSCAR.

Une lettre.

VÉLOCE.

Pour monsieur Criquet... Oscar Criquet ! c'est-il bête d'avoir deux noms comme ça. Et pas pareils, encore.

OSCAR.

Reciel ! Mon opéra de Carpentras.

TOUS.

Son opéra.

OSCAR.

Reçu... douze actes et soixante-quatorze tableaux. *Le Fri-candeau à l'oseille ou los Vengenças d'un noblos Espagnolas.*

MARCEL.

C'est de l'Espagnol, ça.

OSCAR.

Sans doute, je l'ai appris pendant trois semaines ; seulement ce n'est pas du pur espagnol, c'est du patois.

MARCEL.

Alors : Se habla Espanol.

OSCAR.

Yes, yes.

MARCEL.

Parfait... et cet opéra ?

OSCAR.

Va être joué dans quinze jours.

SUZANNE.

Monsieur, Oscar, je suis fière d'épouser un poète comme vous.

ANTOINE.

Et moi, patronne, je voudrais bien aussi, au sujet de Gertrude que nous nous aimons.

GERTRUDE.

Oh ! oui, madame.

SUZANNE.

Ah ! ma foi, aujourd'hui, je n'aurais pas le courage de vous refuser.

MARCEL, à Vincent.

Alors, moi...

VINCENT, lui donnant Lucile.

Allons-y donc, puisque tout le monde s'en mêle.

CANICHETTE, à Courtempatte.

Et moi, je serai baronne. Pas vrai, mon gros ?

OSCAR.

Patron du Grand-Cerf, quel bonheur ! Seulement je ferai changer l'enseigne. Je ferai peindre une lyre sur champ de casserole avec cette légende : A l'Union, Oscar Criquet fait tout ce qui concerne son état ; les sonnets et les œufs sur le plat. Aubergiste et poète, la nourriture du corps et celle de l'esprit.

FINAL.

OSCAR.

Air : *Barcarole de Tulipatan.*

Bonsoir, messieurs et mesdames,
La pièc' finit là.

Vous trouverez qu'ça n'a, peut-être,
Ni rim', ni raison.

SUZANNE.

Applaudissez tout d'même,
Ca nous f'ra tant d'plaisir,
Puis j' vous donn' ma parole
Qu' ça vous port'ra bonheur.

Zim lai la, tra la la,
Ca n'est pas si difficile,
Zim lai la, tra la la
V'là c' que c'est qu'un vaudeville.

Reprise du refrain en chœur.

FIN DU TROISIÈME ACTE



